XI



VOYAGES

DANS LES COLONIES

du milieu de l'Amérique Septentrionale.

VOYAGES
DANS LES COLONIES
du milieu de l'Amérique Septentrionale,

Faits en 1759 & 1760.

Avec des observations sur l'état des Colonies.

Par M. ANDRÉ BURNABY.

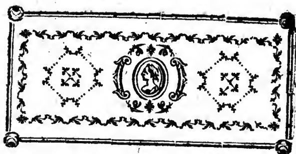
Ministre de Greenwich.

Traduit d'après la seconde édition,
Par M. WILLD.



A LAUSANNE,
Chez la SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

M. DCC. LXXVIII.



PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

Il n'eſt point d'époque plus intéreſſante pour le politique, pour les philoſophes, & pour tous les hommes en général que celle où nous nous trouvons. Les anciens ignoraient l'exiſtence du nouveau monde; nos ancêtres l'ont, pour ainſi dire, vu naître; nos peres l'ont vu dans ſon enfance, nous le voyons parvenu à l'âge viril, faire l'eſſai de ſes forces, devenir indépendant & jetter les fondemens d'Etats puiſſans & heureux.

Ce ne ſont plus de faibles colonies

qui bordent les vaſtes côtes de l'océan Atlantique ; ce ſont des républiques remplies de vigueur & de courage, qui réſiſtent à tous les efforts de l'Etat puiſſant qui les protégea dans leur berceau.

Tout ce qui les intéreſſa, fixe aujourd'hui notre attention ; c'eſt ce qui nous fait eſpérer que l'ouvrage que nous préſentons au lecteur, en ſera bien reçu. Il eſt court ; tant mieux pour ceux qui n'aiment pas la lecture & qui veulent cependant tout ſavoir : il renferme beaucoup de choſes & fournit des alimens à l'homme penſeur ; tant mieux pour ceux qui aiment à réfléchir.

On aimera trouver ici les premiers traits de la vie militaire du général Washington ; ſon éloge ne peut être ſuſpect dans la bouche de Mr. Burnaby : cet homme rare fait déja entrevoir ici ce qu'il pouvait être un jour ; & ſa prudence, ſon courage qui lui ont fait réſiſter à une armée redoutable

d'Anglais & d'Allemans, avec une armée faible & d'abord méprisée, se montrent déja dans l'entreprise hardie & pénible qu'on lui voit entreprendre dans sa jeunesse.

On voit dans Mr. Burnaby les mêmes idées qui ont égaré le ministere Anglais: il prétend que six fregates pouvaient dévaster l'Amérique: il avait écrit sur les lieux: l'état actuel des affaires nous prouve qu'il est difficile de bien apprécier les forces d'un peuple qui veut être libre. Les Suisses, les Hollandais nous en auraient instruits, si les exemples suffisaient pour nous éclairer. L'événement a renversé les réflexions de l'auteur; c'est un mal, parce qu'il a été & peut être dans la suite une source de guerres; parce qu'il s'oppose à une union auxquels les principes de liberté semblaient devoir conduire les Anglais, si l'orgueil blessé ne parlait plus haut que nos principes: c'est un bien, puisqu'il y a

un pays libre de plus, & un pays qui confole l'homme opprimé par l'afyle qu'il lui préfente.

On connaiffait peu le gouvernement des colonies, la nature du pays, les mœurs de fes habitans : ces objets intéreffent aujourd'hui, & on en donne une idée affez nette ici. Mr. Burnaby eft modefte & ami des hommes; il a voulu être impartial ; mais le préjugé national s'eft voilé à fes yeux fans difparaitre & on s'en appercevra aifément: peut-être ce livre en eft plus utile; on y voit avec fes yeux & ceux de Mr. Burnaby; on voit fur quels raifonnemens s'eft fondé le Miniftere, pour efpérer de vaincre & de fubjuguer, & combien il faut fe défier même des plus plaufibles. Une grande leçon qu'on nous y donne, c'eft de nous montrer l'effet de la tolerance. Nulle nation ne renferma dans fon fein plus de fectes, & cependant elle profpére; des jaloufies particulieres fubfiftent,

mais qu'importe, ſi la paix publique n'en eſt pas troublée ? Et ſi ces diviſions religieuſes n'ont produit aucun mal, même dans l'enfance de ces nouveaux Etats, même dans le tems où l'ignorance y regne encore, que doit-on en craindre dans un Etat dont la baſe eſt aſſurée ſur des vaſtes fondemens, & dans un ſiecle éclairé ?

Rhode-Island offre des réflexions différentes : on y voit les effets funeſtes d'un gouvernement tout populaire : il eſt triſte que là où l'on ſe vante de n'avoir point de maîtres par le droit, on ſoit tyranniſé par des hommes en crédit qui ſont maîtres en effet, ſans en avoir le titre : mais n'oublions pas cependant que Mr. Burnaby doute d'avoir été bien informé ; remarquons encore qu'il attribue d'abord la décadence de cette colonie aux vices de ſon gouvernement, & que bientôt après, il en donne des raiſons qui en ſont abſolument indépendantes.

On blâmera peut-être la loi abſurde de Maſſachuſelbay, qui défend d'introduire des habitans dans la colonie, ſans donner caution qu'ils ne lui feront point à charge. Mais qu'on ſe ſouvienne du mot d'Horace : *mutato nomine, de te fabula narratur.* Nos mœurs & nos uſages ſont plus abſurdes que nous ne pouvons l'imaginer ; mais nos yeux y ſont faits. Le climat eſt chaud à Conſtantinople, on n'y a ni fourneaux, ni cheminées ; ſeulement quand il fait froid, on place un braſier ſous une table couverte d'un tapis ſous lequel on place ſes mains & ſes pieds : les Turcs nomment cela un *Tendur.* Une ambaſſadrice de France s'y promenait en panier, & les Turcs diſaient qu'elle portait ſon *Tendur* ſous ſes jupes. Ils avaient raiſon de ſe moquer de cette mode ridicule, mais eux-mêmes n'ont-ils pas des uſages auſſi abſurdes ?

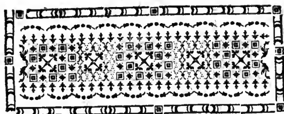
J'ai traduit fidelement, mais non ſervilement ; j'oſe croire y avoir adouci

quelques inexactitudes, & évité d'être exagéré, comme l'auteur me femble l'être quelquefois : j'ai ajouté quelques notes, ce font celles qui font marquées par des nombres ; j'ai cru devoir donner en français & en latin les noms des plantes dont parle l'auteur ; mais je n'ai pu les donner tous, & après tout, on peut s'en confoler : il importe peu au lecteur, par exemple, de favoir quel eft le nom français du *blakfish*, nom que j'ai rendu littéralement par celui de *poiſſon noir.*

Cependant comme il était poffible que le lecteur mit plus d'importance à ces noms (qui, la plupart font des noms vulgaires du pays) que je n'en mets moi-même, j'ai confulté l'auteur, & fa réponfe m'a donné quelques éclairciffemens, que j'ai été forcé de renvoier dans un errata, parce qu'ils font arrivés trop tard pour être mis à leur place dans le texte. Je dois dire ici que l'auteur s'eft montré auffi honnête à mon

égard que modeste dans son ouvrage, & que j'aurais voulu pouvoir lui faire parvenir ma traduction pour l'en rendre juge. Nous avions d'abord voulu joindre à ce voyage, le journal météorologique qui le termine dans l'édition anglaise; mais jugeant ensuite qu'il serait inutile pour le plus grand nombre des lecteurs, qu'on forcerait en quelque maniere de l'acheter, nous nous sommes enfin déterminés à le supprimer. Il pourra trouver sa place ailleurs, & les savans, pour qui seuls il peut être intéressant, le trouveront toujours dans l'original. C'est assez pour ceux qui ne font pas une étude de cet objet, de savoir que les changemens de tems y sont grands, prompts, fréquens, & l'auteur le dit dans le cours de son ouvrage.





VOYAGES DANS LES COLONIES

du milieu de l'Amérique Septentrionale,

Faits en 1759 & 1760.

INTRODUCTION.

J'Étais avec quelques amis dans un caffé peu de jours avant mon départ pour l'Amérique, & nous y discourions de choses rélatives à ce pays, lorsqu'un homme âgé s'avança vers la loge où nous étions assis, & s'adressant à moi, il dit: „ Monsieur, vous êtes jeune; vous entrez dans le monde, & moi je vais „ bientôt le quitter: permettez-moi de „ vous donner un conseil fruit d'une „ longue expérience; il pourra vous être

„ utile un jour. Vous allez dans un pays „ où tout aura d'abord pour vous les „ charmes de la nouveauté, où tout „ vous paraîtra merveilleux ; mais la „ nouveauté s'use chaque jour, & le „ tems, en vous rendant familiers tous „ les objets qui vous auront frappés, vous „ les rendra moins admirables qu'ils ne „ le sont en effet. Je vous recommande „ donc de noter tout ce qui fera impression sur vous, dans l'instant même où vous l'éprouverez, & de le „ faire avec quelque détail. Ces notes „ pourront vous paroître dans la suite „ peu importantes, triviales même ; mais „ soyez assuré qu'elles ne paroitront pas „ telles à vos amis, & que ceux au „ moins qui n'auront jamais vu ce pays, „ les liront avec plaisir. „ Les observations suivantes sont le fruit de ce conseil. Elles furent faites dans les lieux mêmes dont elles font mention, & sans autre dessein que celui d'aider à ma mémoire. Lorsque je revins en Europe, je les parcourus, & comme on me l'avait annoncé, elles me parurent si triviales que je les crus à peine dignes de l'attention de mes amis. Quelques-uns cependant desirerent les lire, &

ſoit indulgence, ſoit par l'effet naturel que produiſent en nous des objets nouveaux, elles leur plûrent & ils me conſeillerent de les publier : je ſuis leur avis, & la ſituation critique des affaires préſentes m'engage encore à les ſoumettre au jugement du public. Quelque ſoit leur mérite que je crains n'être pas grand, je puis au moins aſſurer le lecteur que je les crois vraies. Mes recherches ont été impartiales, & mes informations les plus exactes que j'aye pu me procurer dans les différentes colonies que j'ai viſitées, & l'ouvrage qu'elles ont produit, doit avoir le mérite d'être vrai. Si je me ſuis trompé, c'eſt ſans le vouloir : s'il m'était arrivé de repréſenter les choſes un peu differentes de ce qu'elles ſont, c'eſt que j'aurais été trompé moi-même, & on peut l'être quelquefois dans un pays où domine l'eſprit de parti, où la paſſion change tous les objets. Je crois cependant ne l'avoir pas été, j'ai fait au moins tout ce qui dépendait de moi pour ne pas l'être : j'ai converſé avec des gens de tous les partis, & j'ai combiné les différentes rélations, en tenant compte des préjugés qui pouvaient

les avoir dictées. Si j'ai quelque doute moi-même sur quelques parties de mes observations, c'est sur celles que j'ai faites sur le caractere des habitans de *Rhode-Island*, & je desire avoir été mal informé. Je ne m'y trouvai pas en effet dans une situation favorable pour l'être bien ; j'y parlai à peu d'hommes instruits, & ils étaient presque tous du même parti : mais comme mes informateurs étaient d'une probité reconnue, je n'ai pu me refuser à donner quelque poids à ce dont ils m'assurerent ; j'ai supposé que le préjugé pouvait influer sur leur maniere de voir, & je souhaite que le lecteur le suppose plus encore : je me croirais heureux, si l'on me prouvait que je me suis trompé dans le mal que j'ai dit de ce peuple ; car personne n'eut moins de plaisir que moi à parler des hommes d'une maniere désavantageuse.

J'ai évité soigneusement tous les termes techniques & scientifiques, parce qu'ils sont superflus pour le lecteur instruit, inintelligibles & fatiguans pour celui qui ne l'est pas, & que dans un ouvrage de ce genre, ils ont un air d'affectation & de pedanterie.

Je dois une partie intéreſſante de cet ouvrage à mon eſtimable ami, M. *François Fauquier*, fils du défunt gouverneur de Virginie: c'eſt le journal météorologique: il me l'envoya obligeamment de Williambourg à Livourne où j'étais alors en qualité de chapelain de la factorie anglaiſe, & il me permit d'en faire uſage.

Les malheureuſes diſſentions qui ſubſiſtent entre nous rélativement à l'Amérique, expoſeront mon ouvrage à beaucoup de critiques & à la cenſure. Mais j'aſſure qu'aucun motif de parti n'a conduit ma plume. Mon premier attachement eſt pour ma patrie, le ſecond eſt pour l'Amérique anglaiſe; je les aime toutes deux, & cette affection me fait deſirer que rien ne rompe une union néceſſaire à leur bonheur; elle me le fait eſperer.

Que l'Anglais, que l'Américain ſe mettent mutuellement à la place l'un de l'autre, & ils ſentiront, l'un que les taxes qu'ordonne un Parlement où l'on n'a point de repréſentans, & auxquelles on ne conſent point, ſont dures à ſupporter, l'autre qu'il eſt raiſonnable de reconnaître la ſuprématie de la légiſlation de la Mere-patrie.

Je crois qu'il n'eſt pas de gouvernement parfait, & que le meilleur a des défauts. Les diſſentions actuelles ont leur ſource dans ces défauts. Rien ne me ſemble devoir être moins conteſté que la ſuprèmatie du parlement ſur les branches les plus éloignées de l'Empire britannique; car quoique aux yeux de la loi, le roi doive être regardé comme le proprietaire originel de toutes les terres du royaume, qu'elles doivent lui écheoir à défaut d'héritiers, & que toutes les terres nouvellement découvertes lui appartiennent, il ne peut cependant les ſouſtraire de la juriſdiction du corps législatif de l'Etat.

Il peut les donner à ferme, il peut les céder à des individus, ou à des compagnies par des chartres, & leur accorder la liberté d'établir des loix & des reglemens pour leur gouvernement intérieur, pour leur amélioration; mais de tels reglemens doivent être conformes aux Loix de l'Etat, & ſujets à la reviſion du législateur.

Mais eſt-il certain que l'on doive être impoſé par un corps où l'on n'a point de repréſentans, & qu'un tel pouvoir s'accorde avec les principes généraux de

la

la liberté, avec ceux de la conftitution britannique ? On en cite des exemples dans le fein de l'Angleterre même ; on allégue *Manchefter*, *Birmingham*, & autres villes confiderables qui ne nomment point de députés ; mais ces exemples, ou font étrangers au fujet dont il s'agit, ou font liés à des circonftances qui ne permettent pas de décider par eux. Car tout Anglais qui a 40. Shillings de franc-alleu (freehold) vote dans l'élection des députés de fa Province ; ce ne font pas les perfonnes, c'eft leur propriété qui eft taxée ; & il n'y a pas dans le Royaume un pied de terre en propriété qui ne foit pas repréfenté.

Il y a des principes dans le Gouvernement britannique qui fe combattent, & on fent qu'il eft très-poffible que cela foit. Quand ils furent fixés, on ne fuppofa pas que le Gouvernement s'étendrait au delà des limites de la grande-Bretagne, & qu'il influerait fur un pays féparé de l'Angleterre par l'Océan. Il ferait donc bien à defirer qu'on trouvât un expédient qui pût concilier ces principes oppofés.

On a attaqué réciproquement les divers Minifteres qui ont eu la direction

des affaires de ce Royaume; mais je pense qu'on a eu tort; & tout bien considéré, un homme dégagé de l'esprit de parti, & sans passion, trouverait bien des raisons pour la justification de chacun.

Il est une raison qui combat fortement, ce me semble, contre les prétentions des Américains; c'est qu'ils s'établirent en Amérique en vertu de chartres qui reservaient expressément au Parlement Britannique, l'autorité qu'il revendique aujourd'hui, qu'elle soit ou ne soit pas d'accord avec les principes de la liberté & de constitution. Ils avaient sans doute le droit de faire d'humbles représentations à sa Majesté siegeant au Parlement, d'en montrer les conséquences nuisibles, de prouver les inconvéniens qui naitraient de l'action de ces principes soutenus avec rigueur; mais ils n'avaient pas le droit de s'y opposer.

Esperons cependant encore qu'on trouvera des expédiens pour concilier ces malheureux differends, & rétablir l'harmonie entre la grande Bretagne & ses colonies. Quelque mesures que le Parlement adopte, il est du devoir & de

l'intérèt des Américains de s'y ſoumettre. Mais il ſerait peu convenable à moi d'entrer plus avant dans la diſcution d'objets qui ſont actuellement celui des délibérations de la plus auguſte aſſemblée de la terre. Il ne me reſte qu'à faire des vœux pour que les meſures qu'on va prendre, ayent une iſſue plus heureuſe qu'on ne l'eſpere généralement : que ſi on préfere celles de la contrainte, elles parviennent à leur but ſans effuſion de ſang, comme je le crois poſſible ; que ſi on choiſit celles de la douceur bien préférables ſans doute, & auſſi ſûres, auſſi praticables, que ce ſoit ſans affaiblir la dignité de l'Etat, & ſans nuire à ſon intérèt !

Greenwich, 23 *Janvier* 1775.





VOYAGES

DANS LES COLONIES

du milieu de l'Amérique Anglaise.

JE m'embarquai, le Vendredi 27. avril 1759. avec plusieurs colons Américains, à bord de la dépèche, capitaine Necks, pour me rendre dans la Virginie, & le jour suivant nous sortimes de *Spithead*, sous le convoi du vaisseau de guerre le lynn, capitaine Sterling, & joints à 33 autres vaisseaux marchands. Le soir, nous vinmes jetter l'ancre à la rade d'Yarmouth, & le lendemain nous fimes voile au travers des aiguilles par un vent frais d'Est.

30 Avril. Nous passames le cap *Lizard*, & le soir nous découvrimes une voile; c'étoit une chaloupe anglaise chargée de grains. Elle avait été prise par un Armateur Français, & faisait route pour la France. Le commodore y en-

voya du monde, avec ordre de la conduire à Penfance.

1 May. Temps humide & fombre : le vent était bon. Vers les 4 heures de l'après-midi, un grand batiment paffa au travers de notre flotte, & le foir un fecond vaiffeau s'approcha de nous, & parla à ceux d'entre nos vaiffeaux qui reftaient en arriere.

2 May. Tems ferein & agréable. Le jour fuivant, nous trouvâmes par nos comptes que nous avions fait 100 lieues, depuis *Lands-end*.

4 May. Nous éprouvâmes des coups de vents très-violens du Nord-Oueft. Le foir, la Molly, capitaine Chene, eût fon grand mât de hune enlevé, & donna le fignal de détreffe.

5 May. Depuis ce jour jufqu'au 14, il n'arriva rien d'intéreffant : le vent était rarement, mais le tems était affez agréable, & nous en profitames pour nous faire des vifites fréquentes; c'était le moyen de le rendre moins long.

14 May. Le capitaine Necks prit la fievre ; elle le travailla quelques jours; il fut mieux le 17.

19 May. Des rafales violentes de N. O. vinrent nous affaillir & nous

obliger à carguer notre grande voile ; elles continuerent, & devinrent plus fortes : l'orage dura 36 heures, & ce ne fût qu'après ce tems qu'il parut se moderer.

21 May. L'orage nous avait dispersé ; avant midi, nous n'avions plus que 4 vaisseaux avec nous ; le lendemain vers le soir, 18 autres nous rejoignirent. Delà au 28, il n'arriva rien de remarquable. En général le tems était beau ; mais le vent était contraire : on se fit des visites, on s'amusa ; & la vue des dauphins, des tortues, des bonites, des marsouins, des poissons volans & autres de la mer atlantique, mit de la variété dans nos plaisirs.

28 May. Nous découvrimes une grande voile qui se dirigeait vers l'Est. Nous jugeâmes que c'était un vaisseau de guerre anglais, dépêché pour remplir quelque commission : il portait 3 perroquets.

31 May. Nous parlâmes à une chaloupe qui allait d'Antigua à Londres. Elle apprit à notre commodore que les troupes de sa Majesté avaient réduit toute la Guadaloupe sous la domination anglaise : cette nouvelle nous fut agréable. Le vent étoit toujours contraire.

7 Juin. Nous rencontrâmes un bâtiment de la Caroline, qui informa le commodore qu'une frégate françaife était en croifiere vers les caps de Virginie. De ce jour au 11 de ce mois, il n'arriva rien de remarquable. Le vent était généralement de l'Oueft au Nord-Oueft; des rafales fréquentes, des éclairs, des bonites, des albicores & divers autres poiffons étaient les feuls objets qui pouvaient attirer notre attention.

11 Juin. L'eau parut décolorée, & nous en conclûmes que nous étions fur les bancs de Terre-Neuve: nous jettâmes la fonde fans trouver de fond. Le tems était épais & fombre; nous éprouvâmes quelques rafales, nous vimes des éclairs, le vent fut variable, & nous tombâmes dans des courans.

3 Juillet. Le tems devint beau; une brife moderée de N. O. fe fit fentir. Notre Commodore nous jugeait à 60 lieues de la terre, & la fuite nous prouva que fon compte était jufte. L'air était fortement embaumé de la douce odeur des pins.

4 Juillet. Le grand nombre de chaloupes que nous apperçumes, nous perfuada que nous étions près des côtes; le vent paffait de l'Eft au Nord.

5 Juillet. Vers les 6 heures du matin, nous primes quelques poissons verts : cette capture nous fit prendre la sonde, & nous trouvâmes le fond à 18 brasses. A 10 heures, nous découvrimes la terre ; c'était le cap *Charles*, & 3 heures après, nous fimes voile au travers les caps dans la baye de *Chesapeak*. Le commodore prit congé de nous pour aller en croisiere, & à 8 heures du soir, nous jettâmes l'ancre dans la riviere d'York, après un voyage de 10 semaines, souvent ennuieux & monotone.

VIRGINIE.

Le lendemain, je louai une chaise à *York*, & me rendis à *Williamsbourg* qui en est à 12 milles. Le chemin qui y conduit est très-agréable ; il traverse les plus belles plantations de tabac qu'il y ait dans l'Amérique septentrionale ; on y jouit d'une perspective charmante, variée par la riviere & des bois d'une vaste étendue.

Williamsbourg est la capitale de la Virginie : elle est située entre deux Ports naturels dont l'un communique à la riviere de James, & l'autre à celle d'York.

Elle ſe diviſe en deux parties, l'une au levant, l'autre au couchant. Le rivage où l'on débarque dans les deux ports, eſt éloigné de la ville de plus d'un mille, & ce déſavantage joint à celui de ne pouvoir y arriver avec de gros bâtimens, ne lui permet pas d'être auſſi floriſſante qu'on devait s'y attendre. Elle a environ 200 maiſons & mille habitans, blancs, ou noirs; on voit qu'elle n'eſt pas une place bien importante. Ses rues regulieres, paralleles, ſont coupées par d'autres à angle droit: la principale d'entr'elles eſt partagée au centre par une belle place, & une des plus ſpacieuſes de l'Amérique Septentrionale; elle a près de 600 toiſes de long ſur 100 pieds de large. A une des extrêmités de cette rue ſont le college & le capitole; les maiſons y ſont de bois, couvertes de bardeaux, & aſſez mal bâties; cependant leur enſemble ne laiſſe pas d'avoir quelque apparence.

Il y a peu d'édifices publics qui meritent qu'on en faſſe mention; les deux dont je viens de parler ſont les principaux & ſont éloignés d'être magnifiques. Le palais du Gouverneur eſt aſſez bon; c'eſt un des plus ſolides & des mieux

bâtis du continent, mais l'églife, les prifons, tous les autres bâtimens font mauvais. Les rues n'y font point pavées, & le fol qui l'environne étant fort fablonneux, elles font remplies de pouffiére. Cependant Williamsbourg, par fa fituation, jouit d'un avantage dont tous ou prefque tous les autres lieux de ces contrées font privés; c'eft de n'avoir point de mofquites. En général, elle eft un féjour agréable; dix ou douze familles de gentilshommes y réfident conftamment; elle a des commerçans, des artifans, & dans les tems des affemblées & des cours générales, elle eft remplie des gens de diftinction de la province: alors on y jouit de divers amufemens, & il s'y fait des bals; mais dès que les affaires font finies, ils retournent à leurs plantations, & la ville devient prefque déferte.

La *Virginie* eft, felon la carte d'Evans, renfermée entre le 36 & le 40 degré de latitude feptentrionale, & fous le 76. degré de longitude à l'Oueft de Londres. Elle eft bornée au Nord par la riviere de *Potofômac*, à l'Eft par *l'océan Atantique*, au fud par la *Caroline*, & à l'Oueft, en n'y comprenant que ce

qui eſt habité par le *grand Alleghenny*. Le climat y eſt très-beau, quoique ſujet à des chaleurs violentes durant l'été : le thermomètre de Farenheith s'y ſoutient pendant trois mois, entre le 85 & le 95e. degré. Mais les autres ſaiſons font oublier ce qu'on a pu ſouffrir de celle-là : l'automne & le printems y ſont délicieux, & l'hyver y eſt ſi doux, ſi ſerein, qu'il eſt rare qu'on y ait beſoin de feu : il s'y fait ſentir quelquefois un froid très-rigoureux; mais il y eſt peu durable. Le plus grand inconvénient de cet heureux climat, eſt peut-être les changemens ſubits qu'on y éprouve; les vents y amenent ou la chaleur, ou le froid, & les vents ſont variables. Celui du Sud ramene la chaleur, celui du Nord, le froid, ceux d'Eſt, la pluye. Il n'eſt donc pas extraordinaire d'y voir deſcendre le thermomètre de pluſieurs degrés en quelques heures, & de voir ſucceder à un jour chaud, une nuit où l'on éprouve un froid aſſez vif (*a*) pour geler la ſurface d'une riviere

(*a*) Le 29 Décembre, j'étais allé rendre viſite au colonel Washington à *Mont Vernon*, ſur la riviere de Potoſomac, qui y a deux milles de large : on y jouit d'un jour doux & tempéré :

qui a un mille de large. Dans l'été, l'air est agité de fréquens orages, accompagnés d'éclairs & de tonnerre; mais comme le pays est peu habité, & que la plupart des possesseurs ont des conducteurs électriques sur leurs maisons, il est rare qu'ils y causent des accidens fâcheux : quelquefois cependant il en coute la vie à quelques Negres, & il n'est pas extraordinaire de voir dans les forêts des arbres déchirés & fendus par la violence de la foudre. Il arriva à *York*, il y a quelques années, un fait très-singulier & bien attesté. Une personne qui se trouvait sous la porte de sa maison pendant un orage, fut tué d'un coup de tonnerre; à quelque distance était un arbre que le tonnerre frappa avant elle, & lorsqu'on examina le corps, on y vit cet arbre dessiné comme en miniature. Une partie du corps était livide, mais celle qui était couverte de l'arbre conservait sa couleur naturelle.

Il n'est point de pays qui prouve d'une maniere plus évidente l'effet & l'utilité des conducteurs électriques. Avant qu'on

---

le froid vint pendant la nuit & couvrit entiérement la riviere de glaces.

les connut & qu'on en fit uſage, les orages y cauſaient des déſaſtres fréquens : aujourd'hui rarement on en parle. Il eſt remarqu·ble qu'aucune des maiſons qui en ſont pourvues, n'a jamais depuis ce tems été foudroyée, quoiqu'il ſoit arrivé ſouvent que les conducteurs aient été fondus ou mis en pieces, & le bois qui les touchait, grillé dans leur direction : ce qui prouve qu'ils avaient reçu le coup, mais que la matiere de la foudre avait été trop abondante pour être abſorbée entierement par le conducteur. Cependant alors même il n'en eſt arrivé aucun malheur, parce que la foudre en a reçu du conducteur une directoin qui en a prévenu les effets funeſtes. Des faits auſſi frappans devraient bien détruire les préjugés qui ſubſiſtent encore, & faire enviſager comme criminels, non l'uſage de ces moyens, mais leur négligence, puiſqu'ils ſemblent nous être mis dans les mains par la Providence, pour nous protéger & faire notre ſureté.

En général le ſol de la Virginie eſt bon & fertile. Il y a bien quelques lieux ſtériles, ou qui ne produiſent que des pins ; mais ils ſont peu étendus & ſemés de loin en loin. Les bas fonds ſur les rivieres &

les criques ſont très-riches ; le terrein y a pour baſe un argille mèlée de ſable, & plus on avance dans l'intérieur du pays vers les montagnes, plus la valeur des terres augmente ; car le fonds y devient toujours plus chargé de glaiſe.

La nature y produit une multitude de fruits & de plantes médicinales, des arbres & des fleurs infiniment variées : le tabac & le bled d'inde en ſont originaires, ainſi que le grain de pigeon (*a*) & la racine du ſerpent à ſonnettes (*b*) ſi eſtimée dans tous les cas ulcereux & inflammatoires. Les raiſins, les fraiſes, les noix de hiccory, pluſieurs autres fruits y croiſſent & y meuriſſent, ſans attendre que la main de l'homme vienne les propager & aider à leur végétation.

Outre les arbres & les fleurs ordinaires, les bois produiſent des myrthes, des cédres, des cyprès, l'érable à ſucre (*c*), des ſapins de différentes eſpeces, ſept ou huit eſpeces de chênes. Ils ſont embellis encore par l'érable à fleur rouge,

---

(*a*) An tytiſus cayan ?
(*b*) *Polygala Senega.*
(*c*) *Acer Sacchatum*; c'eſt du moins ce que l'auteur paraît exprimer par *Suggar Tree.*

par l'arbre du sassafras, le cornouiller (*d*), l'acacia, le bouton rouge (*e*), le chataigner à fleurs écarlates, le peuplier à fleurs, l'amelanchier (*f*), l'ombrelle (*g*), le tulipier (*h*), le jasmin jaune, le bois gentil, le pacoon, le lis d'atamusco, un pommier particulier au pays, & qui en porte le nom (*i*) & un nombre infini d'autres arbres & d'autres plantes. On peut assurer avec raison que jamais la nature ne para une contrée avec plus d'élégance & de beauté.

Sans parler d'une multitude de sources & de ruisseaux qui l'arrosent de toutes parts, on y voit quatre grands fleuves navigables, & dont le cours est si grand & si majestueux, qu'il en est peu qui leur soit comparable dans tout le monde connu.

(*d*) *Cornus fœmina.*

(*e*) *Red-buds*; peut-être est-ce le même arbre, qu'il nomme ailleurs *button-tree*, & qui est le *cephalantus*. Un platane a aussi ce nom en anglais.

(*f*) *Chionanthus.*

(*g*) *Umbrella.*

(*h*) *Magnolia.*

(*i*) *Malus coronaria*; c'est ainsi que je traduit le mot *Mayapple*, que je ne trouve nulle part, & qui est probablement un nom local.

Le fleuve *James*, nommé autrefois *Powhatan*, du nom d'un chef de Sauvages, se rend dans la mer par une embouchure de sept lieues; il est navigable pour les grands bâtimens pesamment chargés, jusqu'à 150 milles dans les terres, où il forme des cascades qui les arrêtent, & de là encore jusqu'aux montagnes, il l'est pour les bâteaux & les canots. Les cascades sont répandues sur un espace de 6 à 7 milles de long, & sont formées par un grand nombre de rocs semés dans le lit du fleuve, s'opposant au cours de ses eaux, qui les surmontent & font des chûtes bruyantes: toutes ensemble forment la cascade la plus belle & la plus pittoresque.

C'est près de-là que le colonel Byrd possede une campagne nommée le *Belvedere*; sa situation est élevée, l'aspect en est frappant & romanesque, & je n'ai jamais rien vu qui puisse lui être comparé. Il voit la riviere, large d'un demi mille, formant les cataractes dont je viens de parler, & des isles jettées ça & là couvertes de bois, hérissées de rochers, & serpentant avec majesté au milieu d'un désert immense. Deux ou trois villages voisins rendent le spectacle plus animé & plus varié.

Là

La riviere d'*York* eſt comme reſſerrée dans un canal de deux milles de largeur, pendant un eſpace de quarante milles, ſans former d'angles qu'un ſeul & peu conſidérable encore : là eſt un établiſſement nommé *Weſtpoint ;* elle s'y forme de deux branches dont celle du Sud eſt nommée *Pamunki*, & celle du Nord *Mattapony* : l'une & l'autre, ſans y comprendre leurs divers détours, ſont navigables dans un eſpace de 70 à 80 milles, & en partie pour de grands navires.

Le *Rappa hannoc* eſt navigable pour les grands bâtimens juſqu'à 110 milles de la baye qu'il forme en ſe jettant dans la mer : à cette diſtance, & à un mille de Fredericsbourg, il forme des caſcades qui arrêtent les vaiſſeaux ; mais les bâteaux & les canots peuvent aller beaucoup au delà.

Le *Potoſomac* eſt un des plus beaux fleuves de l'Amérique ſeptentrionale : ſon embouchure a dix milles de largeur, & les vaiſſeaux de guerre peuvent le remonter juſqu'à 200 milles. On le remonte 200 milles plus haut encore avec les canots, & juſqu'aux branches de l'*Ohio ;* mais il eſt des endroits où il faut les porter. Le colonel Bouquet, Suiſſe de na-

tion, descendit cet automne du fort *Cumberland*, à *Shenando*, avec assez de facilité, & de-là aux cascades. Tout annonce que ce fleuve peut devenir d'une aussi grande utilité qu'aucun autre de cette belle partie de l'Amérique.

La marée remonte dans ces fleuves jusqu'aux cascades, elle s'éleve encore de deux ou trois pieds à Alexandrie. Ils se déchargent dans la baye de *Chesapeak*, l'une des plus belles bayes du monde: elle s'enfonce dans le Maryland, sa largeur est de dix à vingt milles; elle est navigable dans l'espace de 100 lieues, presque par-tout pour les plus grands vaisseaux; & vingt grandes rivieres viennent s'y décharger.

Cette baye & les rivieres qui s'y perdent sont très-poissonneuses: on y trouve la *tête de mouton*, le *drum*, un grand nombre de poissons saxatiles (*a*), la per-

---

(*a*) Je n'ai pu savoir le vrai nom des deux premieres especes, nommées en anglais *sheeps-head* & *drum*; mais à l'égard du poisson saxatile, en anglais, *rock-fish*, une personne instruite m'écrit que ce poisson est très-commun autour des isles Jersey & Guernsey; qu'il

che blanche, le hareng, l'huître, le cancre & une multitude d'autres. L'esturgeon & l'alose s'y sont si multipliés que deux personnes dans un canot & dans une étendue, prirent 5000 des seconds, d'un seul trait de seine, & 600 des premiers à la ligne, qu'elles laissaient aller à fond & retiraient à l'aventure, lorsqu'elles sentaient qu'un poisson se frottait contre l'hameçon. On trouve des mines riches dans les montagnes; quelques-unes sont aujourd'hui exploitées avec succès; parmi celles-ci, on remarque celle qui est sur les bords du Rappahannoc : elle donne du fer de spaths-wood, pour plus de 12000 quintaux par an; & celle de cuivre sur le *Roanoke*, appartenante au colonel Chiswell, qui doit aller chercher du plomb près de *New-river* & de *Green-briar*, dans un pays de chasse qui appartient aux Indiens, & où l'on dit qu'on le trouve dans des minieres abondantes à la surface de la terre. On a aussi exploité quelques mines

---

est fort beau, long d'un à deux pieds, strié de verd, de bleu & d'or; & qu'on en apporte une espece un peu différente des Indes orientales.

de charbon près de la riviere *James*, non loin des cascades, & elles donnent des espérances.

Les forêts y abondent en gibier; le lievre, le coq d'inde, le faisan, la becasse, la perdrix y sont très communes. Dans les marais, on trouve la *soruse*, espece d'oiseau particulier au pays, & plus exquis que l'ortolan; la becassine & le canard: ce dernier est remarquable par ses especes variées; parmi elles, nous ne citerons que le *shell-drake* (*b*), & le canard d'Amérique à aîles bleues (*c*), plus grand que tous les autres, & qu'on y trouve dans un nombre prodigieux. Les bois sont embellis par une multitude d'oiseaux divers, admirables par leur chant & par leur beauté, tel est le moqueur, le rossignol de Virginie, le rossignol commun, le pinçon de Virginie (*d*), le bourdon-

(*b*) Je ne sais si c'est l'*anas clypeata*: on m'écrit que ce canard se trouve dans les marécages de l'Angleterre, sur-tout en Lincolnshire, & qu'il prend son nom d'une écaille qu'il a sous la poitrine.

(*c*) Serait-ce le *Milloüin*?

(*d*) On me dit que ce pourrait-être le pinçon du Bresil; mais j'en doute.

neur (e), l'oiseau de Baltimore, le canard d'été, la tourterelle, & plusieurs autres especes.

Les insectes & les reptiles y sont innombrables : il y a une multitude de papillons ; leur variété est aussi admirable que les couleurs riches & vives, dont chaque espece est distinguée & embellie ; & le nombre des mouches luisantes est tel que dans une soirée d'été, tout l'air semble être illuminé & embrasé par elles. Plusieurs sortes de serpens n'y sont point dangereuses & sont très-belles : tel est le noir, le serpent wamprum, le serpent à

(e) Le bourdonneur est le plus petit & le plus beau de tous les oiseaux : il est coloré de verd, de cramoisi & d'or ; il vit principalement du nectar & de l'essence des fleurs : c'est un spectacle charmant d'en voir un grand nombre dans les jardins, où le chevrefeuil & la bignone les attirent : ils volent de fleurs en fleurs, enfoncent leur bec délié dans chacune, & en succent le suc le plus doux : le mouvement de leurs ailes est d'une vitesse incroyable, & le murmure qu'elles font, ressemblent à celui de la grande abeille-bourdon. On les met en cage quelquefois ; mais rarement ils y vivent plus de deux mois ; on les y nourrit de miel, ou d'eau sucrée : on a essayé plusieurs fois d'en envoyer en Angleterre, & toujours sans succès.

grains, le ferpent jarretiere, & quelques autres; mais le ferpent à fonnettes & la vipere font extrêmement vénimeux, & la morfure en eft mortelle. On voit encore dans cette province deux efpeces de grenouilles affez curieufes; l'une eft d'une grandeur prodigieufe; on l'appelle le *taureau*, & fon cri s'entend de fort loin; l'autre eft la grenouille verte, elle fe trouve fréquemment dans les jardins & vit fur les branches des arbres.

Il y a une grande variété de quadrupedes à la Virginie. On y compte quatre ou cinq fortes d'écureuils (*f*), des

(*f*) Les écureuils de terre & les écureuils volans font les plus petits & les plus beaux. Les premiers font de couleur orange foncé, ftriés de noir; les derniers font gris ou cendrés, & d'une forme élégante; ils ont une queue difpofée en éventail ouvert, & deux membranes adhérentes aux côtés, qu'ils étendent en fautant d'un arbre à l'autre, & leur permettent de voler affez loin. L'écureuil de terre eft fauvage; l'écureuil volant s'apprivoife avec facilité. On trouve auffi dans cette partie de l'Amérique, une efpece de putois appellé *skunk*; s'il eft pourfuivi de près par fon ennemi, il lui lance fon urine, dont l'odeur eft fi fétide qu'elle fuffoque ceux qui la refpirent.

oppossums (*g*), de racoons (*h*) des renards, des castors, diverses autres bètes fauves. Les loups, l'ours, la panthere, l'élan, le buffle, le chat-pard, & d'autres bètes féroces habitent les déserts qui y restent : telles sont en général les productions du pays.

La Virginie est loin encore de la prospérité où elle peut atteindre. La dixieme partie en est à peine cultivée, & cette dixieme ne l'est pas de la maniere la plus avantageuse. Elle produit cependant beaucoup de bleds & de fruits différens, & nourrit de grands troupeaux de bétail. On dit que le porc de Virginie l'emporte par son goût sur celui d'Europe ; mais les moutons & les bètes à corne y sont petits, & la chair en est inférieure à ceux de nos climats. Les chevaux y sont beaux & légers à la course ; & les Virginiens qui aiment avec passion la course des chevaux, n'ont rien épargné pour en améliorer la race, en la mèlant à celle d'Angleterre.

Les fruits qu'on y apporta d'Europe y

(*g*) Espece de didelphe.
(*h*) Espece de lapin.

font cultivés avec succès ; les pêches surtout y ont un goût fort délicat, & sont si abondantes que dans l'automne, on en nourrit les cochons. Au printems, quand les pêchers sont en fleurs, ils donnent à la campagne le coup d'œil le plus riant.

La Virginie est divisée en cinquante deux comtés, qui renferment soixante & dix-sept paroisses : les actes des assemblées générales y comptent quarànte quatre villes ; mais la moitié de ces villes n'ont que cinq à six maisons, & les autres ne sont guere que des villages peu étendus. Les habitations sont dispersées près des fleuves, parce que les terres étant à bas prix, & la navigation offrant par-tout des commodités, chaque particulier peut facilement se procurer une petite plantation, embarquer son tabac à sa porte, & vivre dans l'indépendance. Lorsque la population y sera augmentée, que les terres y seront à plus haut prix, les habitans forcés de s'adonner au commerce & aux manufactures, peupleront ces villes & les rendront florissantes ; mais ce tems est éloigné encore, & peut-être il n'arrivera que dans quelques siecles.

On croit que le nombre de ses habitans monte à 2 ou 300000. On en

compte 105000 qui payent la dixme, & cette impoſition ſe leve ſur tous les mâles blancs depuis 16 juſqu'à 60 ans, & ſur tous les négres quelconque du même âge. Les premiers ſont obligés de ſervir dans la milice, & leur nombre monte à 40000.

Le commerce de cette colonie eſt étendu, & ſes objets divers; mais le tabac en eſt la principale baſe. On en exporte annuellement 50 à 60000 *Hogshead*, chacun de 800 à 1000 livres, & il y a des années où l'exportation eſt plus conſidérable encore. Elle envoye aux Isles de Madere, dans la Méditerranée, & dans divers lieux de l'Amérique du blé, des porcs, de gros meubles, du cidre; dans les ports de la grande Bretagne, du fer en barre, de l'indigo, & du *ginſeng* d'une qualité inférieure à celui de l'Aſie. L'exportation de tous ces objets monte à.. (*i*) tonnes chaque année.

Les manufactures y ſont peu conſidérables. On y fait l'étoffe de cotton dont les habitans s'habillent & à la-

---

(*i*) La ſomme eſt en blanc dans l'original.

quelle ils ont donné le nom de leur pays; beaucoup de toiles, des bas & quelques autres objets de moindre importance.

Le pouvoir législatif y eſt exercé par le gouverneur; un conſeil de 12 perſonnes nommées par le roi & par la chambre des repréſentans, compoſée de 108 ou 110 députés élus par le peuple, & dont chaque comté choiſit deux; le college de *Guillaume & Marie. James-town, Norfolkbourough* & *Williamsbourg* nomment encore chacune un député. La chambre, le conſeil, le gouverneur peuvent également refuſer les loix propoſées; mais ces loix approuvées de tous, ne peuvent être permanentes que lorſque le roi y a donné ſa ſanction. On n'en peut faire aucune qui ſoit oppoſée à celles de la grande-Bretagne.

Il y a des cours de juſtice génerales & particulieres. Celles-ci ſe tiennent tous les mois dans chaque comté, à un lieu fixé par les Juges qui la compoſent: ces Juges ne peuvent procéder que lorſqu'ils ſont au nombre de 4: le gouverneur les nomme, & ils connaiſſent dans leurs provinces reſpectives de toutes les cauſes de droit & de celles qui

dépendent des cours que les Anglais nomment *d'équité* & de *conscience* ; mais ils ne peuvent exercer le pouvoir de vie & de mort, ni même de mutilation que sur les Negres & les esclaves, encore faut-il pour qu'ils l'exercent dans ce cas, une commission spéciale du gouverneur pour chaque cause (*k*).

(*k*) Je ne prétends point discuter la nécessité d'un tel pouvoir, même dans ce cas; mais la loi qui le leur donne, semble si contraire au droit naturel, que je la transcrirai ici par pitié pour l'humanité qu'on y outrage.

L'esclave qui aura commis un délit que la loi punit de mort, ou de la perte de quelque membre, doit être envoyé dans les prisons du comté, dont le sherif instruira incessamment le gouverneur ou le commandant en chef, de l'emprisonnement & de sa cause. Le gouverneur peut nommer alors une commission composée de personnes qu'il jugera propres pour entendre & décider: ces personnes, aussi-tôt qu'elles auront reçu la commission, procéderont publiquement contre le délinquant, l'examineront dans le lieu où siege la cour du comté, & reconnaîtront pour preuves valables, la confession du prévenu, le serment d'une ou de plusieurs personnes dignes de foi, le témoignage de Negres mulâtres ou Indiens, esclaves ou libres, & les circonstances évidentes de l'action

C'est à *Williamsbourg* que s'assemble le tribunal supérieur de la province, formé par le gouverneur & son conseil: cinq des membres de celui-ci font une cour particuliere. Il siége pendant 24 jours, entend & décide toutes les causes ecclésiastiques ou civiles. Les cinq premiers jours sont destinés à l'examen & à l'expédition des causes qui parviennent à ce tribunal par appel des sentences des cours inférieures, & des arrêts de surséance obtenus par elles. On peut appeller de ses sentences au *roi dans son conseil*, lorsqu'il s'agit d'objets de la valeur de 500 livres sterlings & au dessus. Le gouverneur a le droit de faire grace dans tous les cas, excepté dans ceux de trahison & de meurtre: il peut seulement alors surseoir l'exécution de la sentence jusqu'à ce qu'il ait consulté la volonté du roi.

La religion dominante est celle de

---

qui leur paraitront décisives; le tout sans se servir de *la solemnité des jurés*. Si le délinquant est coupable, il doit être condamné au supplice qu'ordonne la loi pour un tel crime, & l'exécution suivre le jugement. *Mercer's Abridgment of the Virginian*, &c. page 234.

l'Eglise Anglicane, & elle y est presque la seule, car on trouve peu de dissidens dans cette province. On y compte 60 à 70 ecclésiastiques, tous de mœurs simples & d'une vie exemplaire. On donne à chacun d'eux une portion de terre de 2 à 300 arpens d'étendue, & un salaire que la loi fixe à 16000 quintaux de tabac : on leur en accorde encore 1700 autres pour le déchet. Ce tabac leur est délivré dans des tonneaux tous prêts à être exportés & dans le magasin le plus convenable. C'est le consistoire qui les nomme, & il est composé de 12 membres qui seuls ont le pouvoir de lever les impôts, de régler la réparation des églises & autres affaires de paroisse : autrefois ces membres de consistoire étaient élus par le peuple dans chaque paroisse ; aujourd'hui les onze qui demeurent, remplacent le douzieme qui n'est plus. S'ils laissent pendant un an une cure sans Pasteur, le droit de le nommer appartient au Gouverneur.

La Virginie est du diocese de l'Evêque de Londres : il a le droit de nommer un commissaire pour présider sur les Pasteurs & pour les assembler, quand les affaires le demandent ; il peut les

censurer & les suspendre, s'ils sont négligens ou de mauvaises mœurs. Sa paie est de 100 livres Sterlings, & sa place au conseil dont il est ordinairement un des membres, lui en vaut à peu près autant. (*l*)

Il s'est élevé depuis peu une dissention violente, & qui peut avoir des suites fâcheuses entre le peuple & les Pasteurs. Voici quelle en a été la cause. Le tabac n'ayant point réussi pendant une année, était devenu très-rare : l'assemblée statua que les pasteurs & tous les officiers publics recevraient leurs appointemens en argent ; & le clergé trouva cette résolution injuste : il dit qu'ils devaient recevoir leur paie en tabac, quand il était rare, comme il l'a recevait, quand il était à vil prix ; qu'on ne leur accordait aucun dédommagement dans ce dernier cas ; qu'il devait donc jouir du bénéfice qui leur revenait dans le

(*l*) Le commissaire est communément président du college, & pasteur de Williamsbourg, ou de quelque autre paroisse lucrative, qui lui rend environ 350 livres par an : par conséquent son revenu peut s'évaluer entre cinq à 600 livres.

premier. Il envoya ses plaintes en Angleterre, & la loi fut révoquée : le peuple en fut irrité, & son animosité est telle encore, qu'il est à craindre qu'elle ne se calme ni ne s'oublie de longtems.

Cette loi était en effet très-dure & peut être difficilement justifiée sous un gouvernement libre. Il n'est rien moins que certain que l'assemblée puisse obliger le clergé à recevoir son salaire en argent, au lieu de tabac, dans les cas de nécessité, à moins que ce ne soit au prix courant : dans ce cas-ci, elle le peut, ce me semble ; elle le pouvait dans les circonstances où l'on se trouvait, sans nuire à la colonie. Le prix du tabac était alors de 50 schellings par quintal, & le clergé n'aurait pas été si richement payé, s'il l'eut été en argent à cette valeur. Supposons en Virginie 65 Ecclésiastiques à qui l'on donne 16000 quintaux de tabac, lesquels à raison de 50 schellings pour cent livres, font une somme de 400 livres : qu'on les multiplie par 65, on aura 26000 livres dont il faut retrancher la différence du change à 40 pour 100, & il restera environ 18, 571 livres sterl ; or cette somme

eſt légere pour une colonie telle que la Virginie.

Mais on dira: qu'il eſt ſcandaleux que le clergé trouve ſon avantage dans la détreſſe publique, & qu'il gagne lorſque tout particulier ſouffre! Cette raiſon ſerait forte, s'il n'étoit pas ſouffrant dans l'abondance publique; s'il n'avoit pas perdu dans le tems que tout particulier gagnait. En général, je penſe que l'équité condamne l'arrêt de l'aſſemblée; mais la raiſon condamne auſſi l'âpre vivacité du clergé; le ton inſolent que prit avec le gouverneur, une partie de ſes membres, la maniere indigne dont elle traita le commiſſaire, ſes procédés tumultueux & peu ſéants; il eſt vrai que le plus grand nombre n'en fut pas coupable, quoiqu'on l'ait dit par méchanceté. Ces actes ſont incompatibles avec le caractere ſacré dont ils ſont revêtus, avec la modération dont ils doivent donner l'exemple, comme ils l'ont reçu de leur divin Maître. Si au lieu d'accuſer le corps législatif, de reprocher au gouverneur d'avoir abandonné la cauſe de la religion, en approuvant un bill auquel il s'était cependant oppoſé, & qu'il n'avait laiſſé paſſer que pour ne pas irriter

riter le peuple dont il demandait le secours dans la guerre actuelle; si, dis-je, au lieu d'insulter le commissaire, parce qu'il leur donnait des conseils moderés, ils avaient voulu les suivre, ils auraient avec un peu de patience obtenu toute la justice qu'ils avaient droit d'attendre. Le peuple leur était généralement attaché; il lui avait témoigné des égards dans plusieurs occasions, il sentait que leurs appointemens ne suffisaient pas pour soutenir la dignité de leur état, & déja on avait parlé de les augmenter: ils auraient dû exposer avec modération à l'assemblée, les raisons qui appuyaient leurs demandes; je connais le peuple, j'ai eu différentes conversations avec divers membres de l'assemblée, & j'ai lieu d'être persuadé qu'ils auraient obtenu presque tout ce qu'ils auraient souhaité. Si on leur eut tout refusé, ils auraient eu raison d'en appeller à sa majesté; mais y recourir, sans se plaindre au tribunal de la province, & n'exposer ses raisons qu'avec des invectives violentes, c'était mériter la haine qu'ont pour eux la plupart des Virginiens.

Les arts & les sciences ont fait peu

de progrès dans cette colonie. Le college de Guillaume & Marie eſt le ſeul deſtiné à l'inſtruction publique de la jeuneſſe, & il n'a point atteint ſon but. Il y a 6 régens ou profeſſeurs ſoumis à l'inſpection d'un préſident. Celui-ci doit faire 4 cours de Théologie par an: il a une belle maiſon & ſes appointemens ſont de 200 livres ſterl. Un des regens doit apprendre à lire, à écrire, & les principes de la Religion Chrétienne aux Indiens; il a 60 livres par an & ſa maiſon. Cette fondation doit ſon exiſtence au reſpectable M. Boyle. Le profeſſeur en humanité, ou en belles-Lettres eſt aidé d'un ſous-maître. Les 4 autres enſeignent la philoſophie morale, la métaphyſique, les mathématiques & la phyſique: ils ſont logés dans le college, ont eu une paie de 80 livres qu'on a augmentée depuis, je crois juſqu'à 100 livres ſterlings. L'évêque de Londres eſt chancelier de ce college.

Ce que nous venons de dire, peut donner une idée du caractere des habitans de cette colonie. (*a*) Le climat & la fer-

(*a*) Il y a toujours bien des exceptions dans le caractere général d'une nation. J'ai vu en

tilité du sol les rend indolens, faciles & bons; ils aiment la société avec passion, & sont adonnés aux plaisirs de la table; de là vient qu'ils sont peu actifs, peu entreprenans, & qu'ils craignent la fatigue. Accoutumés à commander à des esclaves, ils sont vains, impérieux & privés de cette délicatesse de sentiment qui caractérise un peuple instruit & poli. Leur ignorance les expose à beaucoup d'erreurs & de préjugés, & c'est par cette raison qu'ils regardent à peine les Négres comme des hommes. Aussi est-il presque impossible de faire punir les violences faites à ces malheureux, & même leur mort; ou les grands jurés refusent leur sentence, ou les petits jurés prononcent que le meurtrier n'est point coupable (*b*).

Virginie des hommes très-instruits & remplis de vertus : on sent bien qu'on ne doit pas leur appliquer ce que nous allons dire du peuple.

(*b*) Il y a deux loix dans cette colonie, qui mettent dans l'impossibilité presque absolue de convaincre un blanc du meurtre d'un Négre ou d'un Indien. La premiere statue, que si quelque esclave meurt de quelques coups donnés par son maître, ou par accident, ou volontairement, personne ne peut être recherché

voyées avec protest & 10 pour cent d'intérêt (*c*).

Les mêmes défauts qu'ils ont dans les affaires privées, se font remarquer dans les affaires publiques: ils sont orgueil-

(*c*) Par un acte de l'assemblée, une lettre de change, quelque somme d'argent qu'on y stipule, si elle est protestée pour refus d'acceptation ou de payement, porte intérêt de dix pour 100, dès le moment de sa date, jusqu'à ce qu'elle soit entiérement payée.

On me conta à Williamsbourg une anecdote assez curieuse, rélative à cette loi: le lecteur me pardonnera, si je la place ici. Un usurier peu satisfait du 5 pour 100 que la loi lui accorde, refusa d'avancer une somme à un gentilhomme, s'il ne lui donnait pour sureté une lettre de change, qui devait revenir avec protest, qui alors lui donnait droit au dix pour 100. Le gentilhomme avait un pressant besoin d'argent, il consentit à la condition, & fit une lettre de change à tirer sur un des principaux marchands de Londres, avec lequel il n'avait jamais eu de correspondance. Le marchand reçut la lettre, observa le nom du tireur qu'il savait être riche, conclut qu'il avait intention d'entrer en affaires avec lui; il y fit honneur, & l'usurier dupe de sa spéculation, n'eut que le 5 pour 100: il se plaignit amérement du gentilhomme, qui lui avait donné une bonne lettre de change pour une mauvaise.

leux, jaloux de leur liberté, se courbant difficilement sous le joug de la contrainte, supportant avec peine l'idée de la dépendance d'un pouvoir supérieur. Plusieurs d'entr'eux considerent les colonies, comme des états indépendans, qui n'ont d'autres liens avec la grande Bretagne que ceux qui naissent d'une affection naturelle, & d'avoir le même roi. Peu ont l'esprit des affaires, & ceux qui l'ont manquent d'art.

Je les ai vu voter dans un cas urgent pour le secours d'une garnison (*d*),

(*d*) La garnison dont il s'agit, était celle du fort *Loudonn*, situé dans le pays des Indiens *Cherokées*, & consistait en un lieutenant & cinquante hommes. Assiégée & reduite à la derniere extrémité, elle envoya des courreurs aux gouverneurs de la Virginie & de la Caroline, pour demander du secours, & les informer qu'elle ne pouvait plus tenir que vingt jours. L'assemblée de Virginie, sensible à leur situation, accorda tout de suite une somme considérable, afin qu'on en levât des troupes, qui devaient se rassembler sur les frontieres, à 200 milles de Williamsbourg, pour continuer ensuite leur chemin au travers d'un pays désert de 200 milles encore, où il n'y avait ni chemins, ni magasins, ni postes, soit pour y déposer les malades, soit pour couvrir une retraite, si l'on

qu'il était démontré ne pouvoir être secourue. En matiere de commerce, ils ignorent les principes qui doivent les diriger avec la mere-patrie, & croient qu'il est injuste qu'elle ne leur laisse pas un commerce illimité dans toutes les parties du monde : les droits qu'on preleve sur ce qu'ils transportent, ne leur paraissent retomber que sur eux, & il est impossible de leur prouver qu'ils retombent aussi sur le consommateur. Cependant, il faut être juste & avouer qu'ils ont sur ce point la même générosité qu'ils montrent dans leur vie privée : ils ne refusent jamais les secours nécessaires pour soutenir le gouvernement, quand on les leur demande ; ils ne sont point un peuple intéressé & vil.

Les femmes sont assez belles en Virginie, sans pouvoir être comparées aux Anglaises. Elles ont peu de graces, & manquent d'éducation, elles sont réser-

éprouvait un revers. L'auteur ayant parlé de ces difficultés à un des membres de l'assemblée, il répondit : *ma foi, vous avez raison, mais nous avons eu au moins cette occasion de montrer notre loyauté.* Peu de jours après, on apprit que cette garnison avait été taillée en pieces.

vées & incapables d'une conversation intéressante & suivie; passionnées pour la danse, peut-être parce qu'elles ne jouissent d'aucun autre amusement, elles n'y montrent ni goût, ni élégance, & n'y déployent point ces mouvemens aisés & gracieux qui en font le charme. A la fin de la soirée, quand la compagnie est lasse de contredanses, elles leur font succeder les gigues; coutume qu'elles ont prise des Négres, comme on me l'assure. * Ces gigues font sans méthode, sans régularité. La dame & le cavalier se levent ensemble & dansent par la chambre; l'un va en arriere, l'autre le poursuit, & ils se rencontrent quelquefois d'une maniere fantasque & burlesque; peu après, une seconde dame se leve, & la premiere doit se rasseoir, étant, comme ils le disent, *coupée*, & la seconde danse jusqu'à-ce qu'une troisieme la coupe. Les hommes se relevent aussi successivement. Cet amusement joint à quelques parties

(*c*) J'ai observé depuis quelque chose de semblable en Italie. La *trescone* des Toscans, est fort semblable à la gigue des Virginiens.

de *barbacue* (*f*) dans les bois sont les seules distractions des dames Virginiennes, occupées dans tous les autres tems de leur aiguille & de leur ménage. Rarement elles lisent & cherchent à orner leur esprit; leur gloire est d'être de bonnes ménageres, des femmes honnêtes, des meres dignes de ce nom, quoiqu'elles n'ayent pas peut-être toute la tendresse & la sensibilité des dames Anglaises.

On ne peut dire que cette colonie soit florissante; elle produit, il est vrai, beaucoup de tabac & de grains; mais la culture ne s'y améliore point, & on n'y pense pas. Une grande partie de sa surface est un désert, & comme un grand nombre de gentilshommes ont des possessions d'une étendue immense, il est vraisemblable qu'elle le sera longtems encore. Le manque d'activité fait qu'on n'y cherche point à étendre son commerce du côté de l'Ohio, & dans

---

(*f*) Cet amusement barbare consiste à fouetter les porcs jusqu'à la mort, pour en rendre la chair plus délicate. Je ne sache pas que les cannibales même le pratiquent.

les autres parties de l'Amérique : tout est dans les mains des colons pour les y engager ; provision, graines, différens objets de commerce, commodités pour l'exportation, ils ont tout ce qui fait subsister & prosperer les provinces voisines, & ils le négligent. Ils se bornent à un faible & petit commerce avec les Indes occidentales, & quoique celui de l'Ohio s'offre à eux avec les plus grands avantages, quoiqu'ils puissent naviger jusqu'aux environs du *Yoghioghennes*, ils le voient d'un œil indifférent, tandis que le Pensylvanien industrieux lutte contre des difficultés innombrables, & surmonte tous les obstacles pour se l'assurer. Les Virginiens vivent aujourd'hui sans se soucier du lendemain : la culture du tabac leur suffit, & pourvu qu'ils puissent satisfaire à leurs marchands de Londres & à leurs plaisirs, ils ne désirent rien de plus. Quelques-uns cependant ont essayé d'augmenter leurs ressources en cultivant l'indigo, & par d'autres entreprises ; mais soit que le climat s'y oppose, soit inexpérience, soit défaut de perséverance, le succès n'a pas répondu à leur attente.

Les taxes que paie cette colonie sont considérables, & sa dette publique monte au moins à 400000 livres Sterl. La guerre la lui a fait contracter ; pendant tout le tems qu'elle a duré, elle a eu 1000 à 1500 hommes sur pié, & il fallut encore qu'elle éleva & entretint plusieurs forts. On y débitait d'abord autant de valeur en papiers que les besoins l'exigeaient ; puis on imposait une taxe proportionnelle à cette valeur pour retirer les billets. Cette taxe, assise sur tous les Négres qui payent la dixme & sur les terres, monte communément à 2 schellings pour chaque Négre, & un schelling ou 18 sols pour cent arpens de terre. Cette maniere d'établir les taxes éleva de grandes plaintes dans l'assemblée : les rentes des grands propriétaires n'étant proportionnelles qu'au nombre des Négres qu'ils possedent, non à l'étendue de leurs possessions, ceux qui ne pouvaient cultiver que la dixieme partie de leurs domaines, trouvaient injuste qu'on leur fit payer une taxe pour ce qui ne leur rapportait rien. Mais on pouvait alléguer des argumens plus forts pour la leur imposer, que ceux qu'ils avançaient pour s'y soustraire.

Les taxes pour éteindre la dette publique, doivent ſe payer jusqu'en l'année 1769. Alors ſi cette dette n'a point été accrue, elle ſera acquittée. L'uſage du papier dans cette colonie, comme valeur courante, en a banni l'or & l'argent, & cela devait être : pour aſſurer l'effet qu'ils en attendaient, les Virginiens prirent des meſures qui allerent au delà du but ; car par un acte de l'aſſemblée, ils fixerent l'échange entre la valeur courante en papier, & la valeur réelle à 25 pour 100, ſans imaginer que cet échange ne pouvait être réglé que par l'état des choſes. L'effet de ce réglement fut que quand la différence de l'échange entre les lettres ſur les marchands de Londres & la valeur courante, fut à 40 pour cent, celle entre la valeur courante & l'eſpece était ſeulement à 25 pour 100, *(a)* & alors des perſonnes riches raſſemblaient autant d'eſpeces qu'ils pouvaient, les envoyaient à Philadelphie où elles paſſaient à ſa valeur

(*a*) Fixer les dettes courantes & la ſterline, c'était réellement la fixer entre le courant & l'eſpece.

réelle, en achetaient des lettres de change, & les venaient revendre en Virginie avec quinze pour cent de profit. Ils continuerent cet agiotage jusqu'à-ce qu'on ne trouvât plus de pistoles & de dolars dans la colonie.

Pendant mon séjour dans ce pays, je fis plusieurs excursions dans quelques-unes de ses parties, & particuliérement une que je fis avec beaucoup d'agrément, aux grandes cataractes de *Potosomac.* J'en ai tenu un journal que je rapporterai ici.

Je partis de *Williamsbourg* le 1 Octobre 1759, n'ayant qu'un seul compagnon de voyage; & ce jour, nous fimes 40 milles, jusqu'à une plantation dans le comté de *King-William*, dans une belle situation, sur une montagne au Nord de la riviere de *Pamunky.* On voit au dessous la ville des Indiens *Pamunki*, chétif reste de cette grande tribu que l'intempérance & les maladies ont détruit. Ces Indiens demeurent dans de petits *Wigwams* ou cabanes, au bord de la riviere, & possedent environ 2000 arpens de terre qu'un acte de l'assemblée de Virginie ne leur permet pas d'aliéner. Ils pêchent & chassent pour

les grands propriétaires qui en ſont voiſins, ſont habillés comme les Virginiens, & quelquefois je les ai confondu avec le bas peuple de cette province. Pendant la nuit que je paſſai dans ce lieu, ils allerent dans un marais prendre des *Sorus*, & le lendemain on me dit qu'ils en avaient pris près de cent douzaines. La maniere de prendre cet oiſeau eſt remarquable. On ne le trouve en Virginie que depuis les derniers jours de Septembre juſqu'au milieu de Novembre; pendant ce tems, on en voit un nombre prodigieux dans les marais où il ſe nourrit d'avoine ſauvage. Quand ils arrivent, ils ſont extrêmement maigres, mais bientôt après, ils ſont ſi gras qu'ils ne peuvent plus vôler, ils demeurent couchés ſur les roſeaux; & les Indiens viennent dans leurs canots les tuer, en donnant ſur la tète avec leurs rames: ils ſont un peu plus grands que les alouettes & ont un goût exquis. Pendant leur paſſage, vous les trouvez ſur les tables des Virginiens à déjeuné, à diné & à ſoupé. (*a*)

(*a*) En divers lieux de la Virginie, on conſerve l'ancienne coutume de manger de la vian-

2 Octobre. Nous arrivâmes à une autre plantation à 24 milles de celle que nous avions quittée; elle est située sur la riviere de *Mattapony*. La pluie nous obligea d'y rester ce jour & le lendemain.

4 Octobre. Nous fimes 25 milles, & nous nous arrêtâmes à une maison d'un particulier; le lendemain nous allâmes encore 25 milles plus loin jusqu'à la ville de *Fredericsbourg*. Elle est située à un mille au dessous des cascades du Rappahannoc, & distribuée en rues paralleles, comme la plupart des villes de Virginie: une partie s'éleve sur une éminence & jouit de la plus belle vue; l'autre est placée au bord de l'eau pour la facilité des envois qui se font par le fleuve. Elle a plusieurs magasins & fut bâtie, il y a 32 ans, pour aider au commerce des colons de l'intérieur des

---

de à déjeuné. Au bout de la table où est assise la dame de la maison, il y a toujours du thé & du café; mais le reste de la table est couvert de volaille rotie, de jambon, de venaison, &c. Même à Williamsbourg, il est d'usage d'avoir un plat de jambon froid sur la table, & rarement une dame Virginienne déjeune sans cela

terres ; c'eſt la ville la plus floriſſante qu'il y ait dans cette partie du Pays.

Nous quittâmes *Fredericsbourg* le 6 pour viſiter les caſcades. Là eſt une petite ville de 18 à 20 maiſons ; on la nomme *Falmouth*, & ſes habitans ſont les émules de ceux de Fredericsbourg pour le commerce.

Les caſcades du Rappahannoc reſſemblent à ceux de la riviere James, mais elles ſont moins grandes : leur étendue eſt d'un demi mille & leur largeur de 100 verges. Lorſque nous les vîmes, les eaux étaient enflées, circonſtance qui ajoute à la beauté du ſpectacle. Au milieu du lit de la riviere s'éleve une Isle dont la ſurface eſt d'environ 100 arpens, & couverte d'arbres ; des deux côtés à des diſtances égales & d'environ 20 verges, eſt une chaine de 6 ou 7 caſcades, l'une au deſſus de l'autre, & dont la moindre a un pied de hauteur perpendiculaire. Les rives ſont variées par des rochers & des arbres ; l'enſemble préſente une ſcene charmante &, romaneſque.

Nous vîmes là une perſonne qui nous aſſura avoir vu peu de jours auparavant l'effet extraordinaire du charme du ſerpent à ſonnettes. Il vit un de ces redoutables reptiles replié au pié d'un arbre,

bre, fixant un oiseau perché sur une de ses branches. L'oiseau était dans une grande agitation, poussait des cris plaintifs, allait d'une branche à l'autre, & enfin vola droit au serpent qui ouvrit sa gueule & l'engloutit.

De là nous remontâmes la riviere jusqu'à environ 15 milles plus haut, où sont les mines de fer de *Spatswood*: dans le chemin, on jouit d'une belle vue sur les monts Apalaches ou les montagnes bleues, qui sont à 70 milles de là. Une reconnaissance fortuite me toucha beaucoup dans ce lieu. Un de nos compagnons de voyage, (car ils étaient devenus plus nombreux,) avait un petit Négre de 14 ans qui l'avait servi depuis quelque tems comme domestique dans un endroit solitaire. Une vieille femme qui travaillait aux mines, jetta par hazard les yeux sur lui, le fixa attentivement, le reconnut pour son petit fils, poussa des cris, l'appella son enfant, & se jetta par terre. Elle y resta quelques secondes, se releva, regarda son enfant immobile & en extase, se pencha sur ses épaules & les baisa, puis se retira quelques pas, l'examina de nouveau, les yeux fixés,

& absorbée dans ses pensées mélancoliques. Le jeune Négre toujours debout & en silence, avait la tète penchée d'un côté : il était pâle & extrèmement ému. Raphaël n'aurait pu imaginer un tableau d'une expression plus vive des sentimens les plus touchans.

Le jour suivant, nous retournâmes à Fredericsbourg, où traversant le Rappahannoc dans un bac, nous entrâmes dans le col du Nord. Nous parcoûrumes 17 milles de chemin jusqu'à la maison d'un gentilhomme dans le comté de Stafford & le lendemain nous passâmes à Dumfries & parvinmes à Colchester, après avoir traversé la riviere d'Occoquan : cet espace est d'environ 21 milles.

Dumfries & Colchester sont deux petites villes nouvellement bâties, pour faciliter le commerce de l'intérieur du pays : la premiere, dans un vallon profond formé par l'Acquia ; la seconde sur l'Occoquan, deux petites rivieres qui se perdent dans le Potosomac. A deux milles au dessus de Colchester est un fourneau de fer, une forge, deux scies & un moulin à farine blanche : nous les visitâmes à notre retour : on y trou-

ve toutes les commodités qu'on peut desirer, soit pour le bois, soit pour l'eau. Le minerais qu'on y fond & qu'on y forge vient du Maryland; ce n'est pas qu'il n'y en ait dans les montagnes voisines, mais les habitans ne sont point encouragés à y faire des tentatives, parce que le Lord Fairfax qui en est le proprietaire, s'est reservé le tiers de tout le minerais qu'on pourra découvrir dans le col du Nord.

De Colchester à *Mont-vernon*, il y a 12 milles: ce lieu appartient au colonel Washington qui mérite de le posseder (*a*). La maison est dans une situa-

(*a*) Je ne puis me dispenser de rapporter un trait qui prouve le courage & le patriotisme de ce gentilhomme. Le premier Novembre 1753, le gouverneur de Dinwiddie, informa l'assemblée de Virginie, que les Français avaient élevé un fort sur l'Ohio; on résolut d'envoyer quelqu'un à Mr. de St. Pierre, commandant de ce fort, pour réclamer le pays, comme appartenant à sa majesté Britannique, & lui ordonner de se retirer. Mr. Washington à peine majeur alors, offrit de remplir cette commission: il s'agissait de traverser un espace de 400 milles dont la moitié était un désert, où l'on ne trouvait aucun chemin tracé, qu'habitaient des sauvages féroces & cruels, dans une saison extrêmement

tion magnifique, sur une colline très-élevée au bord du Potosomac, d'où l'on découvre un pays varié par le fleuve, des rocs, des bois & diverses plantations. Le Potosomac y a près de 2 milles de large, quoiqu'à 200 de son embouchure: il sépare la Virginie du Maryland. (*b*)

---

rude. Rien n'intimida ce jeune homme, & suivi d'un seul compagnon de voyage, il part à pied depuis Winchester, portant ses provisions sur son dos, exécute ses ordres, & après avoir souffert des fatigues incroyables, & échappé aux dangers les plus menaçans, il revint à Williamsbourg le 14 Février 1754, & y rendit compte de sa négociation.

(*b*) On voit sur les fleuves de la Virginie, & particuliérement sur celui-ci, un spectacle curieux & fort amusant pour les étrangers. Pendant le printems & l'été, le faucon-pêcheur se voit souvent comme suspendu & immobile dans l'air, au dessus des rivieres, pendant quelques minutes; mais bientôt il s'élance, plonge dans l'eau, & rarement il en sort, sans tenir dans ses serres un *rockfish*, ou quelque autre poisson aussi grand. On le voit d'abord se sécouer & élever de ses plumes un brouillard humide, & voler avec effort vers les bois. L'Aigle chauve qui est presque toujours en sentinelle, le poursuit à l'instant, & s'il peut l'atteindre, il l'attaque: le faucon craint pour sa vie, & pour fuir avec plus

Après un jour de repos dans cette maiſon, nous continuames de remonter la riviere pour arriver aux grandes caſcades qui en ſont à 26 milles. Elles ont quelque reſſemblance avec celle du Rappahannoc, mais ſont bien plus belles. Le lit du fleuve y eſt retréci par des collines, & ſa largeur n'y excede pas celle qu'il a à 150 milles plus haut, vis-à-vis le fort *Cumberland.* Ce lit eſt reſſerré encore par les innombrables rochers dont il eſt ſemé; ce qui fait que les eaux y coulent avec une viteſſe prodigieuſe; bientôt elles rencontrent une chaine de rochers qui le traverſe, & elles s'y diviſent en deux jets d'environ 8 verges d'étendue, qui ſe lancent dans un précipice avec une rapidité incroyable. Celui qui eſt du côté de la Virginie forme 3 caſcades ſucceſſives; la premiere de 10 pieds, la ſeconde de 20, la troiſiéme de 24 à 25 de hauteur perpendiculaire: l'eau y tombe raſſemblée & en une groſſe maſſe. Le jet

de viteſſe, il laiſſe tomber ſa proie: l'aigle ſe lance après elle, & l'emporte dans ſes griffes, avant qu'elle parvienne à la ſurface de l'eau.

qui touche au Maryland eſt auſſi gros, & l'égale en hauteur ; mais ſes eaux ſe diviſent. Tous deux coulent quelque-tems ſéparés, puis ſe rejoignent dans un lit large de 30 verges, que la ſurface unie de l'eau & d'inutiles efforts pour le ſonder, nous firent croire être d'une profondeur extraordinaire. Les rocs qui le bordent des deux côtés ſont de la hauteur de 90 à 100 pieds, & cependant lorſque la riviere s'enfle, elle couvre leurs cimes & y dépoſe de grands arbres tout entiers qu'on y retrouve.

Le ſoir, nous redeſcendimes la riviere 16 milles plus bas, juſqu'à *Alexandrie* ou *Belhaven*, petite ville commerçante dans la plus belle ſituation qu'on puiſſe imaginer. Au deſſus & au deſſous d'elle, le Potoſomac n'a qu'un mille de largeur, mais là il s'ouvre, & forme une grande baye circulaire large de 2 milles. La ville eſt bâtie au centre de cette baye ; au deſſous d'elle, elle a un quai, & au deſſus un chantier pour conſtruire des vaiſſeaux : l'eau y eſt aſſez profonde pour qu'on y puiſſe lancer ceux de la premiere grandeur.

Le jour ſuivant, nous retournâmes chez

le colonel Washington, & peu de jours après à Williamsbourg.

Je restai pendant 10 mois dans cette colonie, & j'y reçus tant de marques d'amitié & de cette honnêteté franche qui annoncent un bon cœur, que je serais ingrat, si je le passais sous silence. Je n'en citerai aucun, parce qu'il y aurait de l'injustice à citer les uns & à taire les autres. Je quittai à regret ce peuple hospitalier, & je m'en souviendrai toujours avec affection & avec reconnaissance.

Le 26 May 1760, je me procurai 3 chevaux pour moi, mon valet & mon bagage; je partis de Williamsbourg & vins de nuit à Eltham, après avoir fait 25 milles. Le 28, j'en fis 27, & arrivai à une plantation du comté de Caroline.

29 May; je vins à Fredericsbourg qui est à 25 milles du lieu d'où j'étais parti. Je vis à côté de mon chemin un serpent noir long de 6 pieds, couché au travers d'un reste de tronc d'arbre. Je le touchai plusieurs fois de ma gaule, avant qu'il bougeât; mais réveillé enfin, il s'élança avec une vitesse incroyable dans le bois. Je regardai dans le trou vers lequel sa tête avait été

fixée, & j'y vis un ſerpent à grains long de 2 pieds, dont la couleur était un mélange agréable du rouge, du noir & de l'orangé, & que ſans doute le ſerpent noir guètait pour en faire ſa proie. Je le pris engourdi encore, & le mis au ſoleil pour le ranimer. Je m'éloignai enſuite, mais à un quart de mille de là, j'imaginai que ce reptile ſerait un objet de curioſité pour l'Angleterre, & qu'il fallait eſſayer de l'y tranſporter: j'envoyai donc mon domeſtique noir pour qu'il me l'apportât; il revint, ſans avoir pu le trouver, mais il avait vu le ſerpent noir qui était venu reprendre ſon poſte. C'eſt un exemple du naturel peu craintif de ce reptile: il n'eſt point vénimeux, & ſouvent il attaque avec intrépidité le ſerpent à ſonnettes qu'il dévore, & quelquefois il combat l'homme même.

30 May; je quittai Fredericsbourg, & traverſai dans un bac le Rappahannoc près des caſcades, & fis cette nuit 34 milles juſqu'à Neville.

31 May; je paſſai le *Pignut* & les montagnes bleues, & traverſant le Shenando, j'arrivai après une marche de 50 milles à Winchester.

Le Pignut eſt une chaine de montagnes qui tient à celles du Sud-Oueſt. Nulle part elle n'eſt bien haute, & la gorge où je paſſai eſt ſi aiſée par les détours que fait le chemin dans les vallées, que je m'apperçus à peine d'avoir quitté le pays plat.

Il eſt probable que l'étendue de pays qui s'étend de la côte aux montagnes a été gagné ſur l'Océan : le fonds en eſt fort bas, rompu par des collines d'égale hauteur, ſéparées par des creux profonds, tels que ſont les lieux dont l'eau s'eſt retirée ſubitement. Le ſol eſt preſque tout de ſable ; on ne trouve point ou preſque point de cailloux du rivage de la mer à 100 milles au delà, ce qui fait que les Virginiens ne mettent point de fers à leurs chevaux. Près de la ſurface de la terre, on trouve une quantité incroyable de pétoncles, & un grand nombre de collines en ſont uniquement formées. D'autres obſervations moins générales concourent à perſuader que l'Océan atlantique a perdu, ſoit par gradation, ſoit par une révolution ſubite une grande partie de ſes anciennes poſſeſſions.

Les montagnes bleues ſont beaucoup

plus hautes que le Pignut ; & celles d'Alleghenny plus hautes encore que les montagnes bleues : on m'a assuré cependant que celles-ci s'élevaient au midi à une hauteur presque égale à l'Alleghenny. Le passage du col d'Ashby est de 4 milles du pied de la montagne à l'Orient, jusqu'au Shenando qui le baigne au couchant. La montée n'en est pas bien rapide, quoique ces monts soient généralement plus élevés qu'aucun de ceux que j'aie vus en Angleterre. Arrivé au sommet, je fus surpris & charmé de la perspective qui s'ouvrait devant moi : la montagne était couverte de bois-genti en pleine fleur ; au dessous, était un fleuve majestueux ; plus loin une plaine immense diversifiée par tous les objets les plus agréables que la nature puisse offrir à la vue, & à 50 milles de là, s'étendait la chaine des montagnes du nord, ou des grandes montagnes (*c*), qui arrêtait enfin l'œil fatigué du champ qu'il avait parcouru.

(c) Ces chaînes de montagnes sont contiguës les unes aux autres, & leur direction est parallele.

Le *Shenando* prend ſa ſource bien loin, ſous cette chaine de montagnes du Nord: il coule par le comté d'Auguſte, & ſe joint au Potoſomac dans celui de Fréderic: cette riviere n'avait que 100 verges de largeur dans le lieu où je la paſſai, & je crois qu'elle n'eſt nulle part plus large; ſes rives ſont agréables & ſolitaires, ſes eaux forment des chutes variées, & ſont ſi tranſparentes qu'on diſtingue le plus petit caillou de ſes rives à la profondeur de 8 à 10 pieds. Il eſt très-poiſſonneux, & on y trouve des truites; mais il n'eſt navigable que pour des radeaux. Dans les crues ſubites d'eaux, il s'éleve de 40 à 50 pieds. Vers ſes bords, les champs ſont fertiles & riches: les Allemands qui les cultivent, trouvent leur aiſance dans les proviſions qu'ils fourniſſent aux troupes, & dans le commerce du beurre qu'ils envoyent dans la plaine. On ſe retrace avec plaiſir leur ſort; oui, ſi le bonheur exiſte ſur la terre, ces hommes en jouiſſent. Rien ne trouble leurs jours paiſibles; ils vivent dans le plus beau climat, cultivent la terre la plus fertile, ſont entourés de vues charmantes, de ſcenes champêtres, trouvent

là des monts orgueilleux, ici des fleuves qui roulent avec majeſté leurs eaux pures & limpides comme le cryſtal; ailleurs des chûtes d'eaux, de riches vallons, de vaſtes & antiques forêts, & par-tout une variété infinie d'arbuſtes en fleurs. Ils connaiſſent peu les maladies, ſont robuſtes, vivent libres, ignorent le beſoin & ignorent preſque tous les vices. Le luxe n'altere pas leurs jouiſſances, & ne leur fait point regretter ce qu'ils ne poſſedent pas; ils ont ce que les princes envient au milieu de leurs grandeurs, ce qu'ils voudraient acheter de la moitié de leurs états, la ſanté, le contentement, la paix de l'ame, la tranquillité de l'eſprit.

Winchester eſt une ville d'environ 200 maiſons; c'eſt le rendez-vous général des troupes de la Virginie, & de là vient la proſpérité rapide où elle eſt parvenue. Les campagnes qui l'environnent étaient expoſées aux ravages des Indiens avant la priſe du fort du *Queſne*: chaque jour, ils y commettaient d'horribles cruautés, & la ville même aurait ſenti leur fureur; ſi le colonel Washington n'y avait élevé un fort ſur une éminence pour la protéger; ils venaient

encore aux environs de la ville, mais ils n'osaient s'approcher. Le fort est un quarré régulier dont les courtines ont, je crois, 80 verges de long; ses quatre bastions sont garnis de 24 pieces d'artillerie; on y bâtit des casernes pour 450 hommes: il est construit de troncs d'arbres pressés, & dont les intervalles sont remplis de terre. On a tenté de l'environner d'un fossé sec; mais le roc impénétrable sur lequel il est assis, a forcé d'abandonner l'entreprise. Il est imparfait & tombera peut-être en ruines avant d'être fini; car l'assemblée de Virginie dont la prévoyance ne s'étend pas au loin, après avoir dépensé 9000 livres à le faire ce qu'il est, aura de la peine à en ajouter 1000 pour le rendre ce qu'il devrait être, parce qu'elle se croit en sureté, depuis que nous sommes en possession de *Pitzbourg*. Il est cependant certain qu'il serait de la plus grande utilité, si les Sauvages venaient de nouveau nous faire la guerre; événement assez probable, quand on considere les vexations que nous leur faisons essuyer.

L'eau de Winchester a une qualité singuliere qu'elle doit, à ce qu'on dit,

au sol calcaire sur lequel elle coule ; c'est qu'elle cause de fréquentes coliques, surtout aux étrangers ; mais on croit aussi généralement qu'elle est un spécifique contre d'autres maladies.

Pendant mon séjour dans ce lieu, je fus tenté d'aller parcourir le comté d'Auguste qui est au midi ; quinze jours auraient suffi, pour y voir diverses curiosités naturelles, dignes de l'attention des observateurs, à ce qu'on m'assura ; mais la crainte de rencontrer les *Cherokées* qui peu de jours auparavant, y avaient enlevé des chevelures, celle d'être arrêté trop longtems & de perdre le moment pour retourner en Angleterre, m'y firent renoncer. Parmi ces curiosités, on remarque sur-tout une très-belle cascade : l'eau qui la forme sort d'un roc, traverse une prairie & se précipite ensuite d'une hauteur perpendiculaire de 15 pieds : elle est à 40 milles, au couchant de la maison où siége la cour du comté. A 20 milles de là, sont deux sources chaudes ; l'eau de l'une a le goût de l'alun, & l'autre celle de la crasse de fusil. Ailleurs, on trouve une caverne extraordinaire ; une source médicinale qui est un spécifique pour les maux

vénériens. Un ſoldat qu'ils avaient réduit dans un état déſeſpéré, fut guéri en peu de jours, en s'y baignant & buvant de ſes eaux. Ce fait eſt atteſté par les officiers qui y ont été en détachement. Mais, m'en étant informé plus particulierement du colonel Washington, il me dit qu'il n'en avait jamais entendu parler, & que ſi le fait était vrai, il était probable qu'il l'aurait ſu, puiſqu'il avait commandé ce même régiment & dans le même tems : il eſt vrai qu'il n'avait pas été ſur les lieux. Le lecteur jugera du poids de ces differens témoignages.

On voit encore à 60 milles, au Nord de la maiſon où ſiége la cour du comté, une arcade naturelle qui forme un pont tenant de chaque côté à deux hautes montagnes, & ſous lequel paſſe une riviere conſidérable ; une riviere qui s'enfonce dans une montagne pour ne plus reparaître, & qu'on nomme *riviere perdue* ; une ſource ſoufrée, remede infaillible pour les maladies de la peau. A 16 milles au N. O. de Wincheſter, eſt une caverne naturelle ou un puits, dans lequel on peut deſcendre en certain tems, juſqu'à la profondeur

de 100 à 150 verges ; & en d'autres tems l'eau le remplit & déborde abondamment. On l'appelle le *puits du flux & reflux ;* il est situé dans un pays uni & plat, qui ne touche à aucune montagne, à aucune riviere ; & à 9 milles de là, sont 6 ou 7 cavernes curieuses qui se communiquent toutes l'une à l'autre.

Un jour ou deux avant de quitter Winchester, je m'apperçus que mon domestique m'avait volé ; il l'avoua, & m'allégua de si mauvaises raisons pour se justifier, que je fus obligé de le renvoyer. Cette affaire me donna de l'inquiétude, parce qu'il m'était impossible de trouver un domestique dans le lieu où j'étais, ni personne pour passer avec moi la montagne qu'il faut franchir, pour parvenir dans les établissemens inférieurs. La politesse du commandant, M. le colonel Eyro, & celle du colonel Churchill, me firent vaincre ces obstacles : le premier me logea avec lui dans le fort, & me fit servir & accompagner par ses propres domestiques, & le second me donna un jeune négre pour me rendre jusques chez le colonel Washington à 80 milles de là. Je fus donc en état de partir de Winchester le 4me. de

de Juin, & je fis la nuit dix-huit milles, jusqu'au bac de Sniker sur le Shenando.

Le lendemain, je repassai les montagnes bleues au *Col de Guillaume*, & je fis encore quarante milles: un colon me joignit en chemin, & il me dit des choses extraordinaires du serpent à sonnettes, qui est très-commun dans ce pays. Par exemple, allant un jour à un moulin à quelque distance de chez lui, il en provoqua un, jusqu'au point de lui faire mordre un sep de vigne voisin; il en vit le feuillage se faner & il périt tout de suite (*a*).

Je fus très-mal logé ce soir là: j'avais été mouillé jusqu'aux os dans l'après midi, & dans la miserable plantation où j'avais cherché un abri, je ne pouvais avoir du feu, & n'y trouvai rien à manger, rien à boire, pas même une cou-

(*a*) Plusieurs personnes à qui j'ai raconté ce fait, l'ont trouvé peu probable; mais s'il n'était pas vrai, on pourrait demander comment une telle idée a pu venir à un colon ignorant, privé de tout secours d'une société éclairée? Comment aura-t-il pu deviner que cette plante, supposé l'effet possible, est vraisemblablement la plus susceptible d'être affectée de cette maniere?

verte pour me réchauffer. Je me jettai sur mon matelas ; mais le froid, la vermine, les insectes ne me permirent pas de fermer les yeux. Je me levai de grand matin, & continuai ma route : je n'étais alors éloigné que de trente milles de la demeure du colonel Washington, & cependant je n'y arrivai que tard, parce que la pluie gâtait les chemins, & qu'un homme qui m'avait offert de me montrer le chemin le plus court, m'égara pendant plus de deux heures au travers des précipices & des rochers. Je trouvai un dédommagement de mes peines, dans les scenes pittoresques & singulieres que ce pays me présenta. Je traversai un vallon charmant, long de deux milles sur un quart de largeur, formé par des montagnes hautes & escarpées, couvertes de chamoedaphnes (*b*), ou de lierre sauva-

---

(*b*) Le chamoedaphne est un des plus beaux arbustes à fleurs que l'on connaisse. *Catesby* le décrit ainsi dans son *histoire naturelle* de la Caroline. " Les fleurs y viennent en groupe „ au sommet des branches, sur des tiges de „ trois pouces de longueur ; elles sont d'un „ blanc terne, & d'un rouge pourpré, con- „ sistent en une petale en godet ; le limbe est

ge (c) en pleine fleur, un ruisseau de huit verges de large, ici coulaient lentement ses eaux très-limpides, là formaient des cascades innombrables; ailleurs étaient répandus des bosquets irréguliers d'arbres toujours verds: tel était le cédre, le sapin, le mirthe & un grand nombre d'autres especes. Non, Tempé, la délicieuse Tempé, n'était pas plus belle, n'avait pas plus de charmes!

Arrivé chez le colonel, je me défis de

» divisé en cinq segmens; au centre il y a un
» style & dix étamines serrées contre les pa-
» rois du godet, à distances égales de l'épa-
» nouissement de la fleur: leurs sommets sont
» logés en dix petites cellules concaves, lesquel-
» les sont convexes en dehors, & paraissent
» comme autant de petits tubercules. Comme
» toutes les fleurs ont leurs beautés particu-
» lieres, il est difficile d'attribuer à l'une une ex-
» cellence qui doive la faire préferer aux autres.
» Cependant lorsqu'on considere la structure
» curieuse de cette fleur, & l'air noble de
» toute cette plante, je ne connais point d'ar-
» buste qui ait plus de droit que celui-ci à la
» préférence". *Catesb. vol. 22. p. 98.*

(c) Le nom de *wild-juy*, (lievre sauvage) que l'auteur donne à cette plante, paraît être un nom vulgaire d'Amérique: cette plante est le *kalmia latifolia* de Linné & de Miller.

mes chevaux, j'empruntai sa voiture & un domestique, & quittai Mont-Vernon le 11 Juin.

Je me rendis en *Maryland*, en traversant le Potosomac au lac de Cliffort, où le fleuve a plus d'un mille de largeur, & arrivai à *Marlborough*, situé à dix-huit milles de-là. J'y trouvai une troupe de comédiens ambulans, dirigés par un nommé Douglas, dont le théatre était élevé dans une maison de tabac assez propre, grande, appropriée à l'usage qu'on en faisait. Après midi, j'allai neuf milles plus loin, jusqu'à *Queen-Ann*, & le soir je parcourus un espace égal & arrivai au bac de *Loudon-town*: après avoir traversé le Patuxen, j'y demeurai la nuit, & le lendemain au matin, je passai la riviere du sud, qui a trois quarts de milles de largeur, & arrivai à neuf heures du matin à Annapolis, située à quatre milles de-là.

Annapolis est la capitale du Maryland; c'est une ville de 150 maisons, très propre, bâtie sur une presqu'isle que forme la Severne & deux petits ravins. La riviere y a un mille de largeur, & l'on y jouit d'un coup d'œil très-agréable, parce qu'à quelque distance, elle se jette dans la baye de Chesapeak, qui est large de dix

milles, & permet de voir au-delà les rivages opposés: la baye, le fleuve, des champs, des bois varient la perspective. La marée s'éleve de deux pieds ici; l'eau y est salée, quoique les caps en soient éloignés de 200 milles.

Annapolis n'est pas réguliere, ses rues ne sont point pavées, mais elle est agréable & a de bonnes maisons de briques; on n'y voit pas de bâtimens publics dignes d'être remarqués: l'église & la maison de ville sont fort peu de chose, & le palais du gouverneur est encore imparfait: celui-ci est dans une belle situation, qui met sous ses yeux la ville & les campagnes qui l'environnent. On y voit quatre grandes chambres au rez-de-chaussée, une salle magnifique & un vestibule. Les offices sont sous terre; de chaque côté de l'entrée il y a quatre fenêtres, & il y en a cinq au premier étage. Le long du bâtiment devait s'élever un beau portique, mais le gouverneur & l'assemblée n'étant d'accord ni sur la maniere, ni sur les moyens de le faire, l'exécution en a été suspendue; la maison seule a été achevée & commence à tomber en ruines: le gouverneur habite dans une maison que la province loue 80 livres par an.

Cette ville eſt peu commerçante ; ſes habitans ſont ou commiſſionnaires, ou exercent des charges publiques. Rarement on y conſtruit plus de deux ou trois vaiſſeaux par an : elle eſt ſans fortifications, & n'eſt défendue que par une mauvaiſe batterie de quinze canons de ſix livres de balles.

Le Maryland eſt ſitué entre le trente huitieme & le quarantieme degré de latitude ſeptentrionale, & le 75 & 80 de longitude, à l'oueſt du méridien de Londres. L'océan Atlantique & les comtés de la Delaware le bornent au levant, la Virginie le touche au midi & au couchant : la Penſylvanie le limite au nord ; ſon ſol, ſon climat, ſes productions ſont à peu près celles de la Virginie ; de belles rivieres l'arroſent, il a des ruiſſeaux qui le fertiliſent & des ports naturels, mais la culture n'y eſt pas ce qu'elle devrait être, & ce qu'elle y peut devenir. On le diviſe en quatorze comtés, & il renferme quarante à cinquante paroiſſes : on y voit pluſieurs petites villes bâties avec aſſez d'élégance : les habitans libres peuvent y être au nombre de quatre vingt dix milles ; & la milice, formée de tous les blancs âgés de ſeize à ſoixante ans,

est de dix-huit mille hommes. On y compte 32,000 esclaves. La culture du tabac est sa principale richesse ; l'exportation en monte, année commune, à 30,000 hogsgeads, elle avait été de 50,000 l'année précédente. Il y a peu de manufactures. Le gouvernement est formé par le lord Baltimore, propriétaire du pays, par le gouverneur & le conseil composé de douze membres qu'il nomme, & une chambre de représentans, élus par le peuple, quatre dans chaque comté, & deux pour Annapolis. Le lord Baltimore y a un pouvoir presque égal à celui d'un roi ; celui qu'il n'exerce pas, est partagé comme celui de la Virginie. Il s'éleva, il y a quelques années, des dissentions entre la chambre des représentans & le gouverneur joint au conseil ; les taxes, la maniere de les lever, les objets qui devaient y être soumis les firent naître, les entretinrent durant la derniere guerre, & causerent l'inaction de cette colonie pour la défense commune. La chambre a toujours voté pour des troupes, mais elle a designé les taxes pour leur entretien, parmi lesquelles en était une établie sur les sommes dues aux marchands & marquées sur leurs livres ; & le conseil a constam-

ment rejetté ce bill, comme contraire à la liberté du commerce, & nuisible au crédit des commerçans. Le lord propriétaire a voix négative sur les bills, outre celle de son gouverneur (*d*).

Il y a diverses cours de justice: les principales se tiennent dans chaque comté par ses propres juges en des tems marqués, comme celles de la Virginie; celle de la province en général s'assemble deux fois par an à Annapolis, & est composée de juges nommés pour remplir cet objet (*e*). La cour de chancellerie consiste dans le gouverneur & le conseil: on n'appelle de ses arrêts qu'en Angleterre & au roi même.

La religion dominante y est l'anglicane; mais on y trouve autant de catholiques que de protestans. Les ministres y sont bien payés; ils n'ont pas comme en Virginie, une quantité de tabac fixée pour toute la paroisse, mais ils en reçoivent

---

(*d*) Ce pouvoir n'a jamais été contesté; cependant on doute de sa légitimité.

(*e*) Il y avoit encore autrefois une cour générale, dont les assises se tenaient par toute la province, une ou deux fois par an; mais elle n'existe plus.

trente quintaux par tête, de ceux qui payent la dixme dans leurs paroiſſes reſpectives, & tels d'entr'eux en font juſqu'à 300 livres ſterling par an. C'eſt le gouverneur qui nomme les paſteurs, & ils ſont ſous la juriſdiction de l'évêque de Londres; mais cette partie du dioceſe étant ſi éloignée de ſon chef, qui n'y nomme point de commiſſaire pour veiller à ſa place, il en réſulte pluſieurs inconvéniens qui retombent ſur les paſteurs. Ceux qui ſont chargés des intérêts de la paroiſſe en général, ſont au nombre de douze, & le marguillier qui en eſt comme le chef, n'y a que peu ou point d'autorité (*f*).

Dans cette province, il y a une école libre & publique pour chaque comté, où l'on apprend à lire, à écrire, à tenir les comptes; mais il n'y a pas de colleges, & l'éducation de la jeuneſſe y eſt négligée.

L'état de la colonie, le caractere de ſes habitans, different peu de ceux de la

---

(*f*) Ces douze officiers de la paroiſſe, changent tour à tour chaque année : ils ont le pouvoir de nommer des inſpecteurs.

Virginie. Le tabac eſt auſſi la principale richeſſe du Maryland; le terroir y peut produire preſque toutes ſortes de raiſins, & l'on a tenté d'en faire du vin. Le colonel Taſco, homme diſtingué dans cette province, a eſſayé d'y faire du vin de Bourgogne, & en a approché: j'en bus à la table de M. Hamilton, gouverneur de Penſylvanie, & je ne le trouvai pas mauvais: mais comme ce colonel n'eſt plus, il aura peu d'imitateurs, & peut-être n'en aura-t-il point.

La valeur courante y eſt en papier, & la différence du change eſt environ de 50 pour 100: le droit prélevé ſur les négres n'eſt que de 40 shellings par tête pour l'importation: il eſt de 10 livres en Virginie.

13 Juin. Je louai un petit bâtiment d'environ dix tonneaux, & je m'embarquai pour me rendre à l'entrée de la baye éloignée de 23 lieues: une briſe aſſez forte enfla nos voiles, & après un paſſage charmant de 18 heures, par le tems le plus beau, nous arrivâmes à *Fredericks-Town*, ſur la riviere de Saſſafras, au milieu de la nuit. Je n'ai pas eu de jour plus agréable, & que je me retrace avec plus de plaiſir. Les

rives qui bordent cette baye, les petites & nombreuses isles dont elle est semée, y donnent le plus beau coup d'œil: une multitude innombrable de marsouins se jouaient sur l'avant du vaisseau; ils nous égayaient par leurs bonds: & les embouchures de plusieurs belles rivieres qui se découvraient successivement, nous conduisirent peu à peu à une suite de réflexions agréables. Vers le couchant, nous voyions ces grandes rivieres de la Virginie dont j'ai parlé; & il en est 10 ou 11 autres, toutes larges & profondes, & quelques-unes navigables pendant un long espace dans l'intérieur des terres. " Le *Pa-*
„ *tuxen*, que nous avons laissé derriere
„ nous „, disait le maître du navire, tandis que nous voguions sur cette baye charmante, " est navigable près de 50
„ milles pour les vaisseaux de 300 ton-
„ neaux; là vous voyez les rivieres du
„ *Sud* & de *Severne*, navigables l'es-
„ pace de 10 milles; plus loin est le
„ *Pataprier*, grande & belle riviere que
„ j'ai remontée pendant 15 milles. Les
„ rivieres de *Gunpowder* & de *Bush* ne
„ portent que des chaloupes & des schoo-
„ nen. Le *Susquehannac*, quoique si ma-
„ jestueux & si grand en apparence;

„ n'a qu'une courte & difficile naviga-
„ tion ; mais ſa ſource eſt dans des
„ pays inconnus & ſauvages à une diſ-
„ tance prodigieuſe ; ſon cours eſt beau,
„ ſon lit aſſez large, & il renferme une
„ grande variété de poiſſons. Vers le
„ levant, ſont le *Bahama*, le *Saſſafras*,
„ le *Cheſter*, le *Wye*, le *Miles*, le
„ *grand Choptank*, le *Nanticote*, le
„ *Manokin* & le *Pocomoke*, rivieres ſur
„ leſquelles on navige à des diſtances
„ inégales ". Telles étaient notre conver-ſation & nos plaiſirs durant ce charmant voyage.

Fredericſtown eſt un village ſitué au couchant de la riviere du Saſſafras, & bâti pour la commodité des voyageurs. Vis-à-vis, ſur la rive orientale eſt *Georgetown*, village encore élevé pour remplir le même but. Je louai une chaiſe à l'italienne, avec un valet à cheval, pour m'accompagner juſqu'à Philadelphie ; je quittai Frederictown le lendemain, & me rendis à Newcaſtle à 32 milles de là.

LES TROIS COMTÉS DE LA DELAWARE.

Newcaſtle eſt ſituée ſur la Delaware

à 40 milles de la baye & à 100 des caps. Elle eſt la capitale des trois comtés de la Delaware, ou des trois comtés inférieurs, eſt peu conſidérable, n'a que 100 maiſons, & aucun bâtiment public qui mérite quelque attention; l'égliſe, les maiſons où s'aſſemblent les presbyteriens & les quakers, celle où ſe tient la cour, celle du marché, ſont également meſquines & auſſi peu ſolides qu'élégantes.

La province des 3 comtés inferieurs, qui ſont *Newcaſtle*, *Suſſex* & *Kent*, appartenait autrefois aux Hollandais; mais elle fut cédée à l'Angleterre par le traité de Breda: elle fut enſuite vendue par le duc d'York qui en était propriétaire, à celui de Penſylvanie: ſoumiſe à des réglemens ſemblables à ceux de cette province, elle forma toujours un gouvernement qui en eſt ſéparé. Le même gouverneur préſide ſur les deux; mais chacune a ſon aſſemblée & ſes cours de juſtice particulieres, qui ont cependant la même forme. L'aſſemblée conſiſte en 18 perſonnes élues annuellement par le peuple, ſix pour chaque comté: cette aſſemblée jointe au gouverneur y eſt le corps législatif. La mi-

lice est composée de toutes les personnes de 18 à 50 ans, & le comté de Newcastle seul fournit plus de 700 hommes enrollés.

PENSYLVANIE.

Le lendemain, je partis pour Philadelphie éloignée de Newcastle de 36 milles, & j'y arrivai le soir. La contrée que je parcourus avait un aspect different de tout ce que j'avais vu jusqu'alors en Amérique. Elle était cultivée avec plus de soin, & présentait une variété agréable de champs, de treffle, de grains & de lin. Je passai à côté du petit village de *Wilminton*, & traversai ceux de *Chester* & de *Derby*. Pendant une partie du chemin, on jouit de la vue de la Delaware qui a 3 milles de largeur. Ce ne fut pas un voyage que je fis ce jour là, ce fut une promenade variée & charmante. Je passai le Schuilkill dans un bac, à 3 milles au dessous de Philadelphie, & cet espace n'est occupé que par des campagnes riantes, des jardins & de riches vergers. Quand on pense que le lieu où Philadelphie est bâti, était un désert

inculte & sauvage, il y a quatre vingt-ans, où l'on ne trouvait que quelques hommes féroces & des bêtes voraces, cette ville devient l'objet de notre surprise & de notre admiration. Elle est située sur une langue de terre, à quelques milles au dessus du confluent de la Delaware & du Schuilkill; on y compte 3000 maisons, & 18 à 20000 habitans: la Delaware la traverse du levant au couchant, & elle occupe un espace de 2 milles de long & de 3 quarts de milles de large. Les rues y sont régulieres & paralleles, entrecoupées à angles droits par d'autres: toutes sont propres & soignées: de chaque côté, il y a un pavé de larges pierres pour les piétons, & la plupart forment une belle chaussée au milieu pour les voitures: elle est illuminée dans les nuits obscures, & une patrouille veille à sa fureté. Elle a de belles maisons & des édifices publics remarquables. La maison de ville est vaste, bien bâtie, mais massive; là s'assemblent les conseils, les assemblées, les cours suprêmes: on y voit des appartemens pour les chefs ou *Sachems* indiens, & deux bibliotheques dont l'une appartient à la province, l'autre à

une société qui se forma, il y a environt dix ans, & composée de 60 membres. Chacun d'eux souscrit à son admission, en payant 40 shellings, & en donne 10 chaque année. Ces fonds sont des especes d'actions dont le possesseur peut disposer par testament, pourvu que la société approuve la personne qui la reçoit : elle a une petite collection de médailles & de médaillons; quelques curiosités naturelles, comme la peau d'un serpent à sonnettes long de 12 pieds, & tué à Surinam, plusieurs habillemens de fourrures & de peaux d'animaux tués par les Indiens du Nord. A une petite distance de la maison de ville est une autre bibliotheque : celle-ci contient une collection choisie de livres laissés au public par M. *Logan* : la plupart sont écrits en langues savantes. Près de là est un bel hôpital pour ceux qui ont l'esprit dérangé, & pour d'autres malades. Ailleurs on voit des casernes pour 17 à 1800 hommes, la belle salle d'assemblée de la société des francs-maçons, 2 églises pour les Anglicans, deux maisons d'assemblée pour les Quakers, deux pour les Presbytériens, une pour les Anabaptistes, une chapelle pour les catholiques,

liques, une église luthérienne, une autre pour les Suédois, une encore pour les calvinistes Hollandais. Les moraves y ont aussi une maison. On y trouve une académie ou college qui fut d'abord un tabernacle fondé par M. Whitefield. A l'extrêmité méridionale de la ville, au bord de la riviere, est une batterie de 30 canons assez délabrée, & qui fut élevée pour éloigner les armateurs. Quelques maisons de charité, une école pour les quakers, sont avec ceux dont nous venons de parler, les principaux édifices publics de Philadelphie. Cette *cité* (*b*) est très-florissante; on y trouve des commerçans, des artistes, des gens de tous métiers. Un marché public s'y tient deux fois la semaine, le mercredi & le samedi, & il égale presque celui de *Laedenhau*: tous les jours même il s'en tient un assez considérable. Les rues y sont remplies de monde & la riviere de vaisseaux. Les maisons s'y louent jusqu'à 100 liv. sterl.

(*b*) En anglais *City*: j'ai conservé cette expression commode pour distinguer une ville peuplée & puissante des petites villes, ou même médiocres que les Anglais nomment *Town*,

par an, & un terrein de 100 pieds de long sur 30 de large, dans une situation avantageuse, s'y vendra 1000 livres: il y a des chantiers (*c*) sur la riviere; & on y construit ordinairement 25 vaisseaux par an. J'y en ai compté un jour 17 dont plusieurs portaient 3 mats.

Rien ne plaît plus à l'esprit que le tableau vivant de la naissance & des progrès des villes & des états. On voit un état opulent & riche s'élever d'un petit établissement, d'une colonie faible, on le suit dans ses dégrés d'accroissement; & Philadelphie fait ressentir ce plaisir. Cette province merveilleuse est située entre le 40e. & le 43e. degré de latitude septentrionale, à environ 76 degrés à l'ouest du méridien de Londres, dans un climat salubre & charmant, qui réunit tous les avantages que la nature se plait à répandre. Le sol y est extrêmement fort, il y est fertile & produit successivement une variété infinie d'arbres, de plantes, de

(*c*) *Dockyards*, terme de marine Anglais; c'est le lieu où les vaisseaux se construisent.

fleurs & de fruits. Les montagnes y font riches en mineraux, & les rivieres en poiſſons; quelques-unes de ces rivieres ſont admirables par leur cours paiſible & majeſtueux; telle eſt la *Delaware*, navigable juſques à des caſcades éloignées de la mer de 180 milles, & de 120 de la baye : elle a plus d'un mille de large à Philadelphie; elle en a trois à ſon embouchure. Les glaces s'y oppoſent à la navigation pendant ſix ſemaines de l'hyver; en tout autre tems elle eſt ouverte & ſans danger pour le navigateur. La *Schuilkill* n'eſt pas navigable à une grande diſtance de ſon embouchure; mais ſes rives ſont charmantes, & offrent à l'imagination les peintures les plus riantes, & les aſyles les plus agréables.

La culture comparée à celle des provinces voiſines, y eſt très-perfectionnée, & la Penſylvanie produit abondamment une grande variété de grains; celles du lin, le chanvre, les beſtiaux de diverſes ſortes, une multitude d'autres productions en font un pays riche. (*d*) Elle eſt diviſée en huit com-

(*d*) Dans les colonies du Sud, la culture

tés qui renferment un grand nombre de villes peuplées & florissantes, *Carlisle*, *Lancaster* & *Germantown* ont près de 500 maisons chacune; il y en a plusieurs autres qui en ont 100 ou 200. On y compte quatre à 500 mille habitans, dont la cinquieme partie sont quakers: il y a fort peu de Négres ou d'esclaves.

Son commerce est très-étendu: il a differentes branches dans les provinces qui l'environnent, dans la grande Bretagne, en Hollande, dans les Indes occidentales, aux isles Madere, à Lisbonne, à Cadix, en d'autres lieux de

---

est dans un état misérable. On commence par y couper les arbres à deux ou trois pieds de terre, afin de donner accès au soleil; & on laisse le reste du tronc se pourrir, ce qui arrive dans quelques années; puis on fossoie, on plante chaque année sans jamais laisser reposer la terre, & sans y mettre d'engrais jusqu'à-ce qu'il soit épuisé; alors ils font la même opération sur une nouvelle partie de terrein, & laissent la premiere se reposer pendant vingt ans, & elle se recouvre de beaux pins de Virginie. Les semences de cet arbre sont très-petites; le vent les enleve de leurs cônes ouverts, en remplit l'air & les seme sur la surface de la terre: s'il y a un coin de terre négligé, il en est bientôt couvert.

l'Espagne, en Afrique, & les Pensylvaniens font encore un grand commerce de contrebande au cap Français, à Monte-Christo : ils exportent toutes sortes de denrées, de gros meubles, du lin, & sa graine, du chanvre, du fer, des fourrures, des peaux de cerfs, des marchandises anglaises & divers objets dont le luxe se nourrit. Armés du pavillon de treve, ils se procurent du sucre, ils l'affinent & l'envoyent en Europe. Leurs manufactures sont considérables : les bas de fil de *Germantown* sont recherchés, & j'ai su par une voie sûre, qu'on en fabrique annuellement 60000 douzaines de paires dans cette ville seule, dont chacune se vend en détail un dollar.

Les colons Irlandais y font du bon linge : on y fabrique aussi des étoffes de laine, mais cet objet n'est pas considérable encore : les chapeaux de castor qu'on y manufacture, sont préférables pour l'usage à ceux d'Europe : les cordages, l'huile de lin, l'amidon, les chandelles de cire, de mirthe & de blanc de baleine, le savon, la poterie, un grand nombre d'autres objets de ce genre occupent ces hommes industrieux.

Le gouvernement y est propriétaire.

La législation eſt dans les mains d'un gouverneur nommé par le propriétaire avec l'approbation du roi, & dans celle d'une chambre de repréſentans nommée par le peuple, formée de trente membres : ceux-ci ſont de diverſes croyances religieuſes (*e*); car par la charte des privileges que Mr. *Penn* accorda à ſes colons, toute perſonne qui croit en Dieu y peut vivre en paix, & y doit être protégée; toute perſonne qui croit en Jeſus, y peut aſpirer à tous les emplois. La couronne s'eſt reſervée le pouvoir de revoquer quelle loi que ce puiſſe être, ſi elle eſt préjudiciable à ſes prérogatives, ou bleſſe les loix de la Grande-Bretagne.

La juſtice y eſt adminiſtrée par différentes cours. Tous les juges ſont nommés par le gouverneur; ceux qui exercent les fonctions de juges de paix, tiennent leurs ſeſſions par quartier, conformément aux loix d'Angleterre, & lorſque ces ſeſſions ſont finies, ces juges continuent de ſiéger ſous le titre de ju-

(*e*) Nous préferons le mot de croyance à celui de religion, & de ſecte; l'un dit trop, l'autre pas aſſez & mal.

ges des plaids-communs, par une commiſſion qu'ils reçoivent du gouverneur.

La cour ſuprème y eſt formée par un chef de juſtice & deux aſſeſſeurs ; ils exercent l'autorité réunie du banc du roi, des plaids-communs & de la cour de l'échiquier. Non ſeulement on peut y appeller de toutes les autres cours, mais encore on peut y porter toutes les cauſes dont elles ſe ſont occupées, après la premiere piece judiciaire, (*firſtwrit*) par *habeas corpus*, *certiorari*, piece d'erreur, (writ of error). Les juges de la cour ſuprême ont auſſi une commiſſion permanente & poſitive, pour tenir ſelon l'exigence du cas, des cours pour entendre & décider, pour viſiter & ouvrir les priſons aux détenus ; mais je crois qu'ils exercent rarement ce pouvoir. Les cours ſuprèmes ſe tiennent deux fois par an à Philadelphie. Il n'y a point de cour de chancellerie, & ſans doute, les autres cours ſuppléent au défaut de celle-là. Il y a un officier particulier, nommé le *greffier-général*, (regiſter gen.) placé par le gouverneur, dont l'autorité s'étend ſur toute la province où il a divers greffiers ſubalternes. Il donne des lettres pour l'exécution & la vérification des teſta-

mens. Si on s'oppose à lui, qu'on lui conteste son autorité, il peut se faire assister de deux juges de paix. Le gouverneur peut faire grace, excepté aux traitres & aux meurtriers; alors il ne peut que suspendre l'exécution jusqu'à-ce que la volonté du roi soit connue.

Dans la plupart des colonies, & particulierement dans celle-ci, on a institué une cour de vice-amirauté, qui se tient par une commission de l'amirauté d'Angleterre, pour l'examen des captures, pirateries & autres crimes commis en pleine mer, mais je crois qu'on en appelle à la cour des délégués en Angleterre. A l'égard de la religion, il n'y en a pas qu'on puisse appellêr dominante. Les protestans des diverses croyances, les catholiques Romains, les Juifs, tous les hommes, quelques soient leurs sentimens religieux, y sont universellement tolérés. Il y a douze ecclésiastiques anglicans envoiés par la société formée en Angleterre, pour la propagation de l'évangile: chacun d'eux a cinquante livres sterlings par an; & ils peuvent ajouter à leur paye par leur industrie honnète, par des souscriptions & autres revenans-bons de leur charge. Quelques-uns sont

des miſſionnaires, & n'ont point de réſidence fixée, mais voyagent de lieu en lieu ſur les frontieres, & où l'occaſion les appelle. Ils ſont ſous la juriſdiction de l'évèque de Londres.

Les arts & les ſciences y ſont encore dans leur enfance : on y trouve des gens qui ont du goût pour la muſique & la peinture; la philoſophie y eſt cultivée & y fait des progrès chaque jour. La ſociété *bibliopole* eſt une inſtitution propre à y étendre les diverſes branches de la littérature, & le college y a été dirigé avec ſageſſe pour former le goût & le cultiver : le plan en eſt admirable, il laiſſe loin derriere lui tous les établiſſemens de ce genre dans l'Amérique : il ſe forma par des ſouſcriptions volontaires, & ſon fond actuel eſt d'environ 10000 livres, argent de Penſylvanie. On peut le connaître plus en détail par les diſcours qu'y a prononcés Mr. le docteur *Smith*, qui en eſt le préſident. Les quakers y ont auſſi un college pour inſtruire leur jeuneſſe : on y compte trois maîtres & environ ſoixante & dix écoliers. D'autres écoles ſont diſperſées dans la province, pour les Hollandais, pour les Allemands ou pour d'autres étrangers : on en éri-

ge une, à Germantown qui ſera conſidérable.

Les Penſylvains ſont un peuple frugal, induſtrieux, peu accueillans, aſſez indifférens envers les étrangers qui ne leur ſont pas recommandés ; ils ont enfin les vertus, mais auſſi les défauts des hommes libres & des citoyens des villes commerçantes ; républicains décidés, leurs idées d'indépendance ſont ſemblables à celles qu'en ont la plupart des autres colonies. C'eſt le peuple le plus entreprenant de tout le continent Américain : formé de diverſes nations différentes par le langage, il eſt comme étranger à la Grande-Bretagne, & on ne peut s'attendre qu'il ait pour elle l'attachement filial de ceux dont elle fut la mere. Cependant il eſt paiſible, & ſa principale occupation, le plus grand objet de ſes vœux, eſt de gagner de l'argent. Les femmes y ſont belles, polies, ont beaucoup de vivacité naturelle, & de penchant au plaiſir : en général, elles ſont plus agréables & plus inſtruites que les hommes. Leur commerce avec des officiers Anglais leur a donné plus de grace, & pluſieurs d'entr'elles ne paraîtraient point déplacées dans les plus brillantes aſſemblées de

l'Europe. Pendant l'hyver, leur principal amusement est la danse ; en Eté, elles font des parties de plaisir sur le Schuilkill, ou dans la campagne. Il y a une société de seize dames & de seize cavaliers qu'on appelle la compagnie des pêcheurs, qui tous les quinze jours s'assemblent une fois sur le Schuiskill. Elle y a une salle charmante, bâtie dans une situation romanesque, sur les bords du fleuve ; ordinairement ils y dinent & y prennent le thé : autour sont de jolies promenades dans les sinuosités d'un terrein raboteux & autour d'incultes rochers ; & la vue du fleuve, celle des bosquets qui ornent la rive forment une scene aussi belle que pittoresque. Là sont amarrés de petits bâteaux, ici est étalé tout l'attirail des pêcheurs ; & la société varie ses plaisirs en variant ses occupations sur la terre & sur l'eau, en passant de la pêche à la danse, du chant à la conversation, ou à tout ce qui parait plus agréable dans le moment. Les dames portent un uniforme, dont la propreté égale la simplicité, qui leur donne de l'aisance & des graces. Les gens de la premiere distinction de cette colonie sont membres de la société des pêcheurs, & c'est une avantage pour

un étranger d'y être introduit, par ce qu'il s'y lie à ce qu'il y a de plus respectable & de plus considéré dans Philadelphie. En hyver, quand la terre est couverte de neige, ils font ordinairement des parties de traineaux; on les connait en Europe, & je me dispenserai d'en parler.

Il est certain que la Pensylvanie est dans un état florissant : le pays est bien cultivé : on y compte 9000 chars employés à différens usages : il fut exempt de taxes jusqu'au tems de la guerre actuelle, & ce ne fut qu'avec peine qu'on obtint des quakers les secours nécessaires pour défendre les frontieres exposées aux ravages les plus affreux ; & ceux qui les haissent, prétendent qu'ils écoutaient moins dans ce refus leurs principes que l'intérèt ; & parce qu'étant les premiers colons, ils occupaient principalement l'intérieur & les parties basses de la province moins exposées aux invasions. Les clameurs & le mécontentement général les forcerent à donner un secours de 100 milles livres, pour lever 2500 hommes qu'ils ont toujours entretenu depuis. Ils ont encore passé un bill pour la milice, mais tel qu'il ne pouvait répondre au but qu'on doit avoir.

Les quakers ſont ceux qui ont le plus de crédit dans l'aſſemblée, & ils ſont ſoutenus par les Hollandais & les Allemans qui ne haïſſent pas moins les taxes. Leur pouvoir parait cependant être ſur ſon déclin, & le parti oppoſé prétend qu'ils le ſentent, & font naître la confuſion dans l'aſſemblée, autant qu'il eſt poſſible pour le maintenir; qu'ils ſavent & pratiquent la maxime uſée *divide & impera.* Il eſt vrai qu'ils ſe ſont élevés ſouvent contre les propriétaires, mais ils n'ont pas toujours eu tort, & la cour a quelquefois jugé en leur faveur. Les derniers objets de leurs diſputes ont été; ſi les terres du propriétaires devaient être taxées; s'il devait avoir le choix, ou ſimplement approuver les aſſeſſeurs; s'il doit donner des inſtructions à ſon gouverneur; enfin ſi les juges qu'il nomme, doivent exercer leur charge auſſi longtems qu'il leur plait, ou auſſi longtems qu'ils l'exercent bien. La premiere queſtion a été jugée affirmativement en Angleterre; les trois autres ſont encore indéciſes.

En général, malgré la proſpérité de cette province, il y regne de grands

abus qui auront des suites fâcheuses, si le remede n'est promrt.

La difference du change entre les lettres & la valeur courante de Pensylvanie, est environ de 75 pour 100. Il m'arriva un accident à Philadelphie dont je dois faire mention, car quoique léger par lui-même, il prouve l'impression singuliere qu'une idée peut quelquefois faire sur l'esprit, qu'elle peut même le déranger totalement. Une dame de *Rhode-Island* qui logeait dans la même maison que moi, avait un frere renfermé dans l'hôpital des fous: on le croyait à peu-près remis, & on lui permettait de voir compagnie, quand l'occasion s'en présentait. Peu de jours avant mon départ de Philadelphie, cette dame m'invita à l'accompagner dans une visite qu'elle allait lui faire, & ajouta que lui ayant parlé par inadvertance de quelques faits rélatifs à moi, il avait témoigné un grand desir de me voir. Je me refusai à cette complaisance, & représentai qu'il était dangereux d'introduire un étranger, & même qui que ce put être, auprès d'un homme dont la situation était si critique encore, parce que son esprit pouvait en être

agité & sa convalescence retardée : je la priai de n'en plus parler, pour qu'il m'oubliât, ou n'en fit plus mention. Mais le jour suivant, elle renouvella son invitation, me dit que son frere m'avait attendu, & avait été affligé de ne point me voir : elle me conjura de l'accompagner, & la politesse ne me permit plus un refus. Lorsque j'entrai dans sa cellule, ses yeux brillerent d'une satisfaction inexprimable. Je le pris par la main, m'assis vis-à-vis du lit où il était enchainé, & m'emparai de la conversation, parlant de choses indifferentes pour moins l'intéresser & ne pas l'agiter. Bientôt il m'interrompit, pour me faire une question qui me convainquit que son état ne lui permettait pas encore de recevoir compagnie. Je me levai tout de suite, & m'excusant sur ce que mes affaires ne me laissaient pas le tems de discuter un sujet aussi curieux, je le priai de le reserver pour un autre moment. Il parut très-déconcerté : mais j'étais voisin de la porte, elle était ouverte, je pris congé & me retirai : le lendemain je quittai Philadelphie, & je n'y pensai plus jusqu'à Rhode-Island, où j'appris

que les principales preuves qu'il avait données d'un esprit dérangé, étaient des tentatives pour tuer un prêtre Anglican; qu'élevé pour être un jour ministre parmi les congrégationalistes, il s'était mis dans la tête qu'il ne pouvait être heureux & gagner le ciel que par une action aussi sainte, aussi héroïque. Lorsqu'on le saisit pour l'enfermer, il levait le bras pour enfoncer un couteau dans le dos d'un ecclésiastique, lisant le service funeraire en présence d'une congrégation nombreuse. Je ne puis dire qu'elle était son intention à mon égard; il ne me parut méditer aucune violence; mais ceux qui m'en parlerent, le croyaient bien éloigné d'être guéri de sa maladie (*a*). Je quittai Philadelphie le 6

(*a*) Depuis mon retour en Europe, on m'a raconté un fait assez semblable : il arriva à Florence. Un gentilhomme s'était persuadé qu'il y avait un fort gros diamant enterré sous une montagne renfermée dans ses terres, & il ruinait lui & sa famille, à force d'y faire creuser. Ses amis, par divers moyens l'attirerent à Florence, & le remirent entre les mains du celebre docteur *Cocchi*. Il y parla avec tant d'or-

6 Juillet, & me rendis dans la diligence à 17 milles de là, au bac de Sheminey: j'y fus joint par un cavalier & plusieurs dames de ma connaissance qui allaient en parties de plaisir quelques milles plus loin encore; ils eurent l'honnêteté de me donner place dans une de leurs chaises, & nous vin-

---

dre, avec un si grand sens, & montra tant de connaissances qu'il charma le docteur & ses amis qui aimaient à converser avec lui. Un jour, il se plaignit de la dureté de ses parens qui le privaient de sa liberté pour jouir de ses biens, & l'accusaient de folie, tandis qu'il se portait bien. Le docteur l'entendant toujours parler avec sagesse, fut ébranlé & lui promit que s'il ne voyait pas de raison pour changer de sentiment, il signeroit à un jour qu'il fixa un certificat de son bien être. Le jour arriva, & le docteur voulut tenir sa promesse; mais soit qu'il eut encore des doutes, ou qu'il eut vu de l'agitation dans ses regards, ou peut-être par hazard, il lui dit: *àpresent, monsieur, j'espére que vous ne penserez plus à la folie de la montagne & du diamant.* " N'y plus „ penser", s'écria ce fou, " c'est pour cela „ que je veux être libre: je connais exacte„ ment le lieu où il se trouve, & je veux l'a„ voir, avant que j'aie vieilli d'un an".

Ce fait me fut raconté en Toscane, & je n'ai nulle raison pour douter de sa vérité.

mes diner ensemble à *Bristol*, petite ville sur la Delavare, vis-à-vis de *Burlington:* nous remontâmes la riviere dix milles plus loin, & la passames en bac à *Trenton*, petite ville de 100 maisons, & située dans les Jerseys. Elle n'a rien de remarquable, car son église, sa maison d'assemblée pour les quakers, celle pour les presbytériens, ses casernes pour 300 soldats ne le sont pas. De là, nous allâmes chez Sir John Sinclaïr, près des cascades de la Delavare, & environ à un mille de Trenton; sa maison est une retraite charmante où nous passames une soirée très-agréable. Le lendemain la compagnie retourna à Philadelphie, & moi, dans une chaise que je louai, je continuai ma route jusqu'à *Princetown*, à la distance de 12 milles.

Il y a dans ce lieu une belle école pour l'éducation des presbytériens, érigée sur le plan de celles d'Ecosse: vingt jeunes gens sont instruits dans l'école de grammaire, & soixante & dix dans le college. Ils ont deux professeurs & un prévôt; mais quand leur fonds qui n'est aujourd'hui que de deux milles livres sterlings se sera accru, le nombre des

professeurs sera aussi augmenté. Le bâtiment est spacieux & commode, il jouit d'un air pur & libre, a une chapelle; & tout ce qui doit accompagner ces sortes d'établissemens. Chaque chambre est occupée par deux étudians; mais ils ont chacun un cabinet d'étude, & un endroit pour faire du feu. Ils se servent en commun d'une collection de livres, de quelques instrumens de physique, de quelques curiosités naturelles qu'on y a rassemblées. Chaque étudiant paye 25 liv. courantes par an pour le logement, l'entretien, & les maitres; le prévôt a 200 liv. d'appointement; les professeurs en ont 50 chacun. On appelle ce college *Nassau hall*.

L'après midi, je fis 18 milles jusqu'à *Brunswick*, petite ville d'environ 100 maisons, bâtie au bord du Raritan: il y a des casernes fort propres qui peuvent renfermer 300 hommes, une église, une maison d'assemblée pour les presbytériens. Elle est célèbre par le grand nombre de belles femmes qu'on y voit, & en effet, c'est là seulement, & à Philadelphie que j'ai vu des beautés en Amérique. Près de cette ville est une mine de cuivre qui appartient

à M. *French ;* on m'a dit qu'elle était assez riche. Le lendemain, je remontai la riviere jusqu'aux collines de Raritan à 9 milles de Brunswick, pour voir une petite cascade singuliere, qui tombe d'entre deux rocs de la hauteur de 15 à 20 pieds de haut. Le pays que je traversai était très-riche & très-beau ; les bords de la riviere sont couverts de maisons de gens distingués, & dans l'une d'elles, je vis quelques bons portraits de Vandyke & plusieurs autres peintures flamandes.

Le 7, je fis 12 milles & vins à *Perthamboy*, capitale des Jerseys orientaux, agréablement située sur une espece de presqu'isle formée par les rivieres de Raritan, & d'Amboy, & par une baye ouverte. Elle est la résidence ordinaire du gouverneur, mais les assemblées de la province, & les tribunaux se tiennent alternativement ici & à *Burlington*, capitale des Jerseys occidentaux. Elle renferme une centaine de maisons & de très-belles casernes pour 300 hommes. L'après midi je fis 6 milles & vins à *Elizabethtown*, ville de 2 à 300 maisons, située sur une riviere dont les bords sont escarpés, & qui tombe dans la

baye de Newark. Avant d'y arriver, j'avais laissé à droite le village de *Woodbridge*, où est une imprimerie.

Le lendemain, j'allai à cheval de bon matin voir les cascades pasaiques, qui sont à 23 milles de la ville d'Elizabeth, & je fis une promenade fort agréable. Lorsque j'eus fait 6 milles, j'arrivai à la ville de Newark, ville irréguliere & comme éparpillée sur un espace de 2 milles en longueur. Son église est bâtie dans le goût gothique; la tour ou aiguille fut la premiere que j'aie vue en Amérique: on y voit encore quelques autres bâtimens publics, mais peu considérables. Après avoir quitté cet endroit, je cottaiai les bords de la riviere Second ou Pasaic, pendant environ 18 milles, jusqu'aux cascades; autour de moi était un pays riche, couvert de champs féconds & de maisons de campagne.

Les cascades me parurent très-extraordinaires & differentes de toutes celles que j'avais vues en Amérique. La riviere peut avoir quarante verges de largeur, son cours est fort rapide; ses eaux s'avancent avec vitesse d'un abîme profond, ou d'une espece de crevasse qui traverse leur

lit; elles tombent en une seule lame, d'une hauteur perpendiculaire de soixante & dix pieds. Un côté de la crevasse est fermé, & la partie des eaux qui la frappe, s'élance sur l'autre avec une rapidité incroyable, en formant un angle aigu avec sa premiere direction,& elles tombent ensemble dans le grand bassin. Delà le fleuve serpente au travers des rocs, & s'étend bientôt sur un large lit. La crevasse a en des endroits quatre pieds de large; en d'autres elle en a douze: l'écume qui tombe en poussiere, forme un double arc-en-ciel, l'extérieur & l'intérieur, & il aide à rendre ce spectacle aussi magnifique que l'imagination puisse en concevoir. On croit qu'un tremblement de terre forma cette crevasse & causa ce phénomene admirable. On raconte que deux Indiens s'étant trop approchés de la chûte d'eau dans leur canot, y furent entrainés & mis en pieces. Environ 30 verges plus haut que la grande chûte, il y en a une autre très-belle: l'eau y coule par dessus un rebord de rocs de deux à trois pieds de haut; & ceci ajoute encore à la magnificence du coup d'œil. En m'en retournant, je passai la riviere pour visiter les mines de cuivre

du colonel John Schuyler. Il y a une riche veine de métal, & une machine à feu conſtruite comme elles le ſont en Europe. A deux milles plus bas, j'allai voir le parc & les jardins du colonel Peter Schuyler ſon frere. Les jardins ſont ornés de citronniers, d'orangers, de limoniers des deux eſpeces (*b*) d'arbres de baume du Perou, de pommes grenades & autres plantes tropiques. Le parc eſt habité de diverſes bètes fauves d'Angleterre & d'Amérique, & par trois ou quatre élans. J'arrivai à Elizabethtown ſur le ſoir, très-content de mon expédition; mais auſſi très-fatigué par la violente chaleur que j'avais éprouvée & le nombre des moſquites qui m'avaient obſédé.

Avant de quitter les Jerſeys, je dois en faire la deſcription. Cette province eſt ſituée entre le 39 & le 42 degré de latitude ſeptentrionale, au 75 degré de longitude, oueſt, de Londres. A l'orient elle eſt bornée par l'Océan Atlantique,

---

(*b*) L'Anglais dit *limes* & *limons*; nous n'avons pas cette courte diſtinction. Miller diſtingue ces deux eſpeces par les mots *limon ſpinoſus*, & *limon vulgaris*.

au couchant par la Penſylvanie, ou plus exactement par la Delavare; au midi par la Baye de ce nom; au nord par la riviere de Hudſon & la province de Newyork. Le climat y eſt peu different de celui de la Penſylvanie, & le ſol formé d'une ſorte d'ardoiſe rouge, en eſt ſi riche que peu de tems après qu'on l'a tourné & ouvert à l'air & à l'humidité, il ſe change en une eſpece de marne féconde. (*c*)

Elle jouit de grands avantages naturels; ſes collines, ſes vallons, ſes rivieres, ſes grandes bayes l'enrichiſſent & l'embéliſſent. D'un côté, elle a la Delaware, de l'autre eſt le Hudſon: les rivieres de Raritan, de Paſaic, d'Amboy, les bays de Newark & de Newyork la partagent. Le pays pro-

(*c*) Depuis mon retour d'Amérique, j'ai rencontré un gentilhomme Anglais, (*Edward Wortley Montagu*) qui avait voyagé dans la terre ſainte: la deſcription qu'il fit du ſol de ce pays, convenait preſque en tout à celui des Jerſeys. Il diſait qu'il paraiſſait d'une ardoiſe rouge, ſtérile & incapable de rien produire qui valut la culture; mais qu'étant rompu & expoſé à l'air, il devenait très-moëlleux & fertile au ſuprême degré.

duit une grande abondance de grains, du chanvre, du lin, du foin, du blé d'inde & plusieurs autres objets. Elle est divisée en 11 comtés, & contient plusieurs villes, mais aucune n'est considérable. Ses habitans peuvent être au nombre de 70000: tous, excepté les Négres, les jeunes gens au dessus de 16 ans, les vieillards au dessous de 60, doivent servir dans la milice. Le commerce avec l'étranger n'y est point encore établi: les habitans vendent leurs productions aux commerçans de Philadelphie & de New-york, & se fournissent chez eux des marchandises d'Europe & de tout ce que les besoins de la vie leur rendent nécessaire. Ils ont quelques petites manufactures peu importantes.

Le gouverneur, 12 conseillers, une chambre de représentans d'environ 26 membres, y composent le gouvernement: les premiers sont nommés par le roi, les derniers élus par le peuple. Chacun d'eux a la voix négative: ils s'assemblent alternativement, comme nous l'avons dit, à Amboy & à Burlington. L'appointement du gouverneur sans les tours de bâton, monte à 800 ou 1000 livres sterlings par an. La province ne

lui donne point de maiſon, il en loue une à ſes frais. Il y a pluſieurs cours de juſtice; elles ont à peu près les mêmes prérogatives & les mêmes objets que dans les provinces que nous avons décrites. Les juges tiennent leurs ſeſſions tous les 3 mois pour les petits larcins, les filouteries & les cauſes peu importantes. Chaque année, le juge ſuprême joint à deux aſſeſſeurs, tient une aſſiſe générale pour entendre & terminer tous les procès de la province. Il tient de même annuellement 4 cours ſuprêmes à Amboy & à Burlington, en alternant de l'une de ces villes à l'autre: & ces cours font les fonctions du banc du roi, des plaids-communs, & de l'échiquier. Les offices de chancelier & de vice-amiral ſont adminiſtrés par le gouverneur; on appelle en dernier reſſort au roi dans ſon conſeil.

Il n'y a point non plus de religion dominante aux Jerſeys; les habitans en ſont de diverſes croiances. La ſociété pour la propagation de l'évangile y envoye 6 miſſionnaires qui y ſont bien reçus, & l'égliſe anglicane s'y étend chaque jour. Leur ſalaire eſt à peu près le même qu'à ceux de Philadelphie.

Les arts & les ſciences n'y ont pu faire de grands progrès, non plus que dans les autres parties de l'Amérique : il y a un collége, mais il y eſt dans ſon enfance & n'a point encore été utile; il y a lieu d'eſperer qu'il le ſera un jour.

Le caractere des habitans eſt comme celui des gentilshommes campagnards; ordinairement ce ſont de bonnes gens, hoſpitaliers & plus liberaux que leurs voiſins les Penſylvaniens. Ils vivent toujours ſur leurs terres, & ſe bornent à être de vrais cultivateurs. Dans ſon état actuel, le pays ne peut guere être appellé floriſſant, quoiqu'il ſoit très-bien cultivé, fort peuplé & puiſſe être regardé comme le jardin de l'Amérique; car n'ayant aucun commerce avec l'étranger, il eſt privé des richeſſes qu'il pourrait lui procurer, & eſt dépendant de ſes voiſins. On a fait quelques tentatives pour créer un tel commerce, mais elles ont été ſans ſuccès, ſoit qu'on ait pris de mauvaiſes meſures, ſoit qu'il y ait de grandes difficultés de détourner une circulation établie depuis longtems. En général cependant, cette province peut être eſtimée riche,

& nous voyons que dans la guerre présente, elle a fait des levées d'argent considérables, qu'elle a eu rarement moins de 1000 hommes ſur pié, conduits par le colonel Schuyller, qui a fait honneur à ſa province par ſon zele pour le bien public, & l'eſprit patriotique qui le conduiſait. Le papier de cette colonie a cours au 70 pour 100 de déduction, mais il eſt recherché, & les Penſylvains, comme les habitans de Newyork le préferent même a celui de leur propre pays.

Le neuf de Juillet, je paſſai à *Staten-island*, province de New-York; & je fis environ neuf milles juſqu'à la pointe qui eſt oppoſée à la cité de New-York.

Je vis en chemin la maniere dont on fait le wampum; on ſait que c'eſt la monnaie courante des Indiens. On prend une écaille de *clam* (*a*), colorée au dedans de pourpre & de blanc, ſemblable

---

(*a*) Je n'ai pu ſavoir le nom français de cette écaille, que je ſoupçonne être une came: le mot anglais eſt *clamshell:* peut-être eſt-il local, peut-être auſſi ai-je manqué de ſecours pour m'en inſtruire; mais je puis dire que j'ai conſulté des perſonnes inſtruites, qui ne l'ont pas été plus que moi ſur ce point.

pour sa forme à une épaisse écaille d'huitre; on la coupe en morceaux, auxquels on donne la forme d'un parallelipipede & on la perce: ensuite on les passe sur la meule pour en rendre la surface unie & convexe; puis on les polit. Le wampum pourpre a plus de prix que le blanc, parce qu'il n'y a qu'une petite partie de l'écaille qui ait cette premiere couleur.

Parvenu à la pointe dont j'ai parlé, je m'embarquai pour New-york; ce passage fut agréable; la baye qu'il fallait traverser est large de 9 milles, & présente diverses perspectives charmantes, formées par les rivieres qui s'y rendent, les isles, les champs, les collines, les bois, les détroits, la cité de New-york qui la bordent, les vaisseaux allans & venans, les marsouins innombrables qui se jouent sur l'eau; je vis tout cela dans une si belle soirée, que le ciel n'était obscurci d'aucun nuage: j'arrivai au coucher du soleil.

New-york est située sur la pointe d'une petite isle, que forment la baye & les rivieres du nord & de l'est. Elle jouit d'une belle vue sur la baye, les Jerseys, Longisland, Staten-Island, & plusieurs autres isles semées çà & là autour d'elle. On y compte entre 2 & 3000 mai-

ſons, & 16 à 17000 habitans; elle eſt aſſez bien bâtie, & a pluſieurs maiſons apparentes; ſes rues ſont pavées & propres; mais la plupart ſont étroites; on n'en compte que deux ou trois qui ſoient larges, bien aerées, & telle eſt celle de *Broad-way.* Dans cette rue, les maiſons ſont preſque toutes ornées d'une rangée d'arbres qui leur donne une ombrage agréable, & plaît à l'œil. La longueur de la ville eſt de plus d'un mille, ſa largeur de la moitié d'un: l'air y eſt, dit-on, fort ſain; mais elle manque d'eau fraiche, & ſes habitans ſont obligés d'aller la chercher à des fontaines qui ſont à quelque diſtance. Il y a divers bâtimens publics, mais peu ſont conſidérables. Le college ſera fort beau, quand il ſera fini; on l'éleve ſur les trois côtés d'un quarré qui fait face à la riviere de Hudſon ou du nord, & la ſituation ſera peut-être la plus belle de tous les colleges du monde. Il n'a encore qu'une aîle finie; elle eſt de pierre & renferme vingt-quatre appartemens, dont chacun a une grande chambre, un cabinet d'étude & une chambre à coucher. On eſt encore obligé de ſe ſervir de quelques-uns de ces appartemens pour loger le maître, & tenir lieu

de chapelle, de grande ſalle, de bibliotheque ; mais quand il ſera fini, chacun de ces objets aura ſa place déterminée. On l'appelle le college du roi.

Il y a deux égliſes anglicanes dans New-york ; l'ancienne eſt celle de la Trinité, la nouvelle eſt celle de St. George. La premiere eſt dans le goût gothique avec une tour ou aiguille ; la ſeconde fut conſtruite ſur le modelle d'une des égliſes neuves de Londres : toutes deux ſont vaſtes. On y voit encore deux égliſes pour les calviniſtes Hollandois, une pour les calviniſtes Français, une pour les luthériens Allemands, une maiſon d'aſſemblée pour les presbytériens, une autre pour les quakers, une troiſieme pour les anabatiſtes ; les moraves même y en ont une, & les Juifs une ſynagogue : l'école de charité eſt belle, & on y inſtruit ſoixante pauvres des deux ſexes ; la maiſon du travail eſt bien inſtituée ; les caſernes peuvent recevoir un regiment, les priſons ſont les plus belles que j'aie vues. La maiſon de ville eſt peu apparente, mais elle doit être bientôt reparée & embellie. La ville eſt défendue par un fort quarré, où l'on peut placer 60 canons ; mais il n'y en a que trente-deux : le palais du gou-

verneur en occupe le centre, & au deſſus eſt une batterie qui peut être garnie de quatre vingt quatorze canons, avec des caſernes pour une ou deux compagnies. Sur une des isles de la baye, il y a un hôpital pour les marins malades ou bleſſés, & ſur une autre une maiſon pour les peſtiférés. Ce ſont là les bâtimens publics remarquables de New-york, au dedans & au dehors de ſes murs.

La province de New-york eſt ſituée entre le quarantieme & le quarante cinquieme degré de latitude ſeptentrionale, & environ ſous le ſoixante & quinzieme degré de longitude à l'oueſt de Londres; le climat en eſt beau, l'air ſain, le ſol très-fertile dans la plus grande partie, & ſur-tout dans le Long-island: elle a de bons ports & de belles rivieres. La baye où eſt ſituée la capitale communique à celle de Newark, au Sound, à la riviere d'Amboy & à pluſieurs autres; elle reçoit la riviere de Hudſon, ou du nord, une des plus grandes de ces pays, & qui navigable pour de petits vaiſſeaux, juſqu'à Albany à 150 milles de ſon embouchure. De-là, il y a une communication par le Mohock & d'autres rivieres qui traverſent les pays des ſix nations, (excepté dans

dans quelques endroits où il faut porter pendant un petit espace les bateaux,) avec le lac Ontario ; & une autre encore avec la riviere de St. Laurent par les lacs George, Champlain & la riviere Sorel. Ces avantages rendent la riviere Hudson très-importante. On trouve dans les diverses rivieres qui arrosent le pays, diverses especes de poissons & de crustacées, le poisson noir, le loup de mer, la tète de mouton, le poisson saxatile, l'écrevisse de mer, un grand nombre d'autres encore, tous excellens dans leur genre. La culture y fait produire au sol toutes sortes de grains, des bestiaux, des porcs, une grande variété de fruits originaires de l'Angleterre, & particulierement la reinette de Newton. Elle est divisée en dix comtés, & a plusieurs villes dont il n'y a de considérables qu'*Albany* & *Schenectady* ; la premiere sur-tout est grande & riche. La population y est d'environ 100,000 hommes, dont 15 à 20,000 doivent servir dans la milice ; mais je crois ce dernier nombre exagéré, parce qu'une partie de ces 100,000 hommes sont des Negres qu'on amene ici plus fréquemment qu'en Pensylvanie. Le commerce y est étendu ; les

principaux objets d'exportation sont les grains, les farines, la viande de porc, les peaux, les fourrures, les gros meubles, & les douves de tonneaux. Les manufactures sont bien inférieures à celles de Pensylvanie; on y fait quelques draps, un peu de linge, des chapeaux, des souliers, & quelques autres objets utiles. Les colons font du verre & des wampum, affinent le sucre qu'ils tirent des Indes occidentales, & distillent une grande quantité de rum: ils avaient construit des moulins pour fendre le bois & faire des clous; mais un acte du parlement le leur a défendu, & ils en sont très-mécontens. Je ne parlerai pas de leurs autres branches de manufactures, parce qu'elles sont trop peu considérables: je ne parlerai que de la construction des vaisseaux qui occupe un grand nombre de bras en différentes parties de la province.

Le gouvernement y est entre les mains d'un gouverneur, d'un conseil de douze membres, nommés l'un & l'autre par le roi, & par une chambre de représentans élus par le peuple, quatre pour la cité & le comté de New-york, deux pour chacun des autres comtés, un pour le

bourg de *Westchester*, un pour le territoire de *Schenectady*, & un pour les trois terres de Renslaewick, Livingston & Courtland. Ils font les loix, & chacun des trois corps a la voix négative; mais ainsi que dans les autres colonies, il faut que ces loix soient approuvées du roi, & qu'elles ne soient point opposées aux loix de la Grande Brétagne.

Les cours de justice y sont semblables en tout à celles des Jerseys: la religion est l'anglicane; elle y a six églises à qui la loi annexe des revenus d'environ cinquante livres courantes: les pasteurs y sont au nombre de douze, qui, outre le revenu des églises dont ils jouissent, & quelques contributions comme missionnaires, reçoivent chacun cinquante liv. sterlings, de la société établie pour la propagation de l'évangile: outre les anglicans, il y a encore des dissidens de toutes les dénominations; les presbytériens y sont les plus nombreux; on y compte peu de catholiques.

Les arts & les sciences y sont peu connus & peu cultivés; mais elles y feront plus de progrès dans la suite; on a ouvert une souscription pour établir une bibliotheque, & chacun parait s'y inté-

reſſer avec zele. Le college eſt inſtitué ſur le même plan que celui des Jerſeys, excepté que celui de New-york eſt attaché aux principes de la religion anglicane. Il eſt loin d'être floriſſant encore; il n'a pas un fonds de plus de 10000 livres courantes, & manque d'inſtituteurs. On y tint cependant cet Eté des aſſemblées académiques, & 7 jeunes gens y *prirent les degrés.* On y compte environ 25 étudians. Le docteur Johnſon qui en eſt le préſident, eſt un homme ſavant & reſpectable; mais il eſt trop âgé pour diriger un établiſſement qui ne fait que de naître. Le docteur Briſtow laiſſa à ce college une belle bibliotheque qu'on y attend tous les jours.

Les habitans de New-york reſſemblent pour le caractere aux Penſylvaniens; la moitié d'entr'eux ſont Hollandais, & preſque tous ſont négocians; ce qui leur a donné l'habitude de la frugalité, & les rend induſtrieux & œconomes; mais comme ils ſont de différentes nations, langages & croyances, il eſt preſque impoſſible de leur donner un caractere précis & déterminé. Les femmes y ſont belles, aſſez agréables, mais plus reſervées que les Philadelphiennes; leurs amu-

femens font femblables, elles font des bals, vont en traineaux, font des parties depêche & dans la campagne.

On voit plufieurs maifons dans une fituation agréable, fur la riviere d'Eft, près de New-york, où l'on fait communément des repas de tortues deux ou trois fois par femaine. Trente ou quarante dames s'y rendent, y dinent, prennent le thé après midi, pêchent & s'amufent jufqu'au foir, & retournent enfuite chez eux en voiture, dans des chaifes à l'italienne, qui eft l'équipage le plus à la mode dans toutes les colonies, excepté dans la Virginie où l'on ne fe fert guere que de carroffes attelés de fix chevaux: chaque dame eft avec un cavalier dans fa chaife. A trois milles de New-york eft un pont par lequel on revient, & qu'on nomme le *pont des baifers*: il eft de l'étiquette que le cavalier falue la dame qui s'eft mife fous fa conduite.

Cette province eft dans un état floriffant: fon commerce s'étend au loin dans différentes parties du monde, mais plus aux Indes occidentales qu'ailleurs: le commerce qu'elle fait fous le pavillon de trève avec le cap Français & Monte-Chrifto l'a enrichie. Les troupes qui y

ont eu leur rendez-vous général, y ont aussi répandu de l'aisance; cependant elle est chargée de taxes, & sa dette publique monte aujourd'hui à 300000 livres courantes. La différence du change entre le courant & les lettres est de 70 à 80 pour 100.

Avant que de quitter New-York, je fis un voyage à *Long-Island*, ou l'Isle longue, qui, selon les habitans de cette ville, est le pays le plus riche de l'Amérique: c'est là qu'ils ont leurs maisons de plaisance & leurs campagnes. Il est en effet très-beau & extrêmement fertile dans quelques-unes de ses parties; mais il me semble qu'il n'égale pas celui des Jerseys. Sa longueur est de plus de 100 milles, & sa largeur de 25. A 15 à 16 milles environ de son extrêmité occidentale, il y a une plaine longue de 20 à 30 milles, & large de 4 à 5, où l'on ne voit pas un seul arbre & où l'on assure qu'il n'y en eut jamais. On y conduit les étrangers pour la leur montrer, comme une singularité qui mérite d'être vue, parce qu'on n'en voit point de semblable dans toute l'Amérique septentrionale.

Je m'embarquai sur un brigantin pour

Rhode-Island, mardi, 5 d'Auguſte; parce que j'étais indiſpoſé & hors d'état de voyager encore par terre. Nous fimes voile par le Sound, pouſſé par un vent favorable : deux heures après, nous paſſâmes par la porte de l'enfer, (*Hellgate*), & on n'y paſſe pas, ſans ſe rappeller la deſcription de Scylla & de Charybde. Le Sound y a demi mille de largeur; mais le canal même n'a pas plus de 80 verges. L'eau y paſſe avec une rapidité effrayante, diviſée en pluſieurs courans dont un ſeul porte le vaiſſeau & l'entraine en ſureté : d'un côté, on voit une multitude de rocs qui s'élevent à peine au-deſſus de l'eau, & de l'autre, un tournant terrible que produit un roc qui eſt à 9 pieds au deſſous de la ſurface de l'eau. Si vous ſuivez tout autre courant que celui dont j'ai parlé, ou vous ètes briſé par la chaine des rocs, ou vous êtes attiré par un courant contraire, & entrainé avec une rapidité étonnante par le tournant qui vous agite, vous renverſe & vous engloutit. Il y a des pilotes très-exercés pour paſſer ce détroit, dangereux, & cependant il s'y perd des vaiſſeaux aſſez fréquemment. Le tems

favorable pour le paſſer eſt celui de la haute marée.

Nous eumes un tems charmant pendant ce voyage qui eſt d'environ 200 milles, & nous jouimes du beau coup d'œil qu'offrent l'Isle longue & le Connecticut : nous arrivâmes enfin dans la rade de Newport le 7 d'Auguſte.

RHODE-ISLAND.

Newport eſt ſituée ſur une petite isle longue d'environ 12 milles, & large de 5 ou 6, nommée *Rhode-Island*, & c'eſt d'elle que la province prend ſon nom : elle en eſt la capitale, renferme 800 à 1000 maiſons la plupart de bois, & 6 à 7000 habitans. Il y a peu de bâtimens remarquables. La maiſon où s'aſſemblent les cours de juſtice, bâtie de briques, eſt cependant belle, & a une bibliotheque publique conſtruite en forme de temple grec ; elle n'eſt pas ſans élégance, & a un portique à ſon entrée, avec un fronton ſoutenu par 4 colonnes d'ordre dorique ; mais le tout eſt défiguré par les deux ailes qui y ſont annexées. On y vient d'achever un très-joli bâtiment pour l'uſage des francs-ma-

çons, il servira encore de salle d'assemblée : on parle d'élever une maison pour le marché dont le plan est très-élégant. Les églises sont mesquines & bâties en bois ; la synagogue seule est de pierre. On y compte une église pour les Anglicans, deux maisons d'assemblée pour les presbytériens, & une pour les quakers : les anabaptistes & les moraves en ont aussi chacun une. La synagogue fut projettée, comme la plûpart des autres, par M. Harrison, homme ingénieux qui vivait à Newport : l'intérieur sera très-élégant, quand il sera achevé ; mais l'extérieur en est défiguré par une école que les Juifs ont voulu y adosser, pour servir à l'éducation de leurs enfans. Devant la ville est une petite isle qui fait partie de ses fortifications ; on y éleve un fort pentagone, avec deux batteries, l'une supérieure, l'autre inférieure, mais il n'y a d'achevé qu'un ravelin & deux courtines ; il est même douteux que le reste le soit jamais. On y voit actuellement 26 canons de montés ; tous les ouvrages, lorsqu'ils seront complets, en demanderont plus de 150. A l'entrée du port est un beau fanal. C'est tout

ce qu'on peut remarquer dans cette ville.

A trois milles de ses murs est une maison de bois assez chétive, bâtie par le doyen Berkley, lorsqu'il était fixé ici : elle est dans un lieu bas, mais elle a une belle vue sur l'Océan & sur des rochers sauvages & raboteux qui sont à sa gauche. On compte bien des histoires sur l'imagination fougueuse & chimérique de cet homme extraordinaire, qui le caractérisent assez bien. J'espere que le lecteur sera assez indulgent pour me permettre d'en répeter une ici.

Le doyen avait formé le plan de bâtir une ville sur les rochers dont je viens de parler, & de couper un chemin par un rivage sablonneux qui est au dessous, afin que les vaisseaux pussent y parvenir & s'y mettre à l'abri dans les mauvais tems. Ce projet le remplissait tout entier, & il disait un jour à *Smibert*, dessinateur qu'il avait amené d'Europe, & qui lui faisait quelques questions ironiques sur l'importance que sa ville aurait dans l'avenir. « Vraiment, vous avez peu de pré-» voyance, car dans 50 ans, chaque » pié de ce terrein-ci sera à aussi grand

„ prix que celui de Chéapside ". La maison du doyen malgré sa prédiction, n'est encore que celle d'un simple fermier, & sa bibliotheque est convertie en laiterie. Lorsqu'il quitta l'Amérique, il donna sa maison au college de Newhaven dans le Connecticut; & celui-ci l'a donnée à un fermier en long bail. Il partagea ses livres entre ce college & celui de Massachuset; on dit qu'on y voit encore ces mots écrits de sa main : *la minute philosophique.*

Cette province est située entre le quarante unieme & le quarante deuxieme de latitude septentrionale, vers le soixante & douzieme & le soixante & treizieme degrés de longitude, à l'ouest de Londres. C'est peut-être le climat le plus sain de l'Amérique septentrionale. Les hyvers y sont rudes encore, mais moins que dans les provinces voisines, & les étés y sont délicieux, sur-tout dans l'isle; les chaleurs violentes & excessives qu'on y ressent ailleurs, y sont tempérées par des vents de mer frais & doux : le sol y est bon, quoique pierreux : sa production principale est le maïs, & on y voit encore une grande variété d'arbustes & d'arbres. Elle produit abondamment le

cephalantus occidentalis, ou l'épinette blanche (*a*), des jeunes branches duquel on fait une excellente biere, & le *pseudo acacia*, ou acacia commun ; mais aucun de ces beaux arbres à fleurs qui sont l'ornement des bois de la Caroline & de la Virginie. De grandes rivieres & un des plus beaux ports du monde, sont un des avantages dont elle jouit. Les poissons y sont bons & très-abondans, surtout le *tataag* ou poisson noir, les écrevisses & le loup de mer. Sa culture est peu de chose encore : elle n'est presque couverte que de vastes prairies & de pâturages où se nourrissent de grands troupeaux de moutons & de bêtes à corne. Les chevaux y sont *membrus* & forts, & les bœufs y sont bien plus grands que dans aucun autre endroit de l'Amérique ; plusieurs pesent seize à dix-huit quintaux. Le beurre & le fromage y sont excellens.

La province de Rhode-island renferme quatre à cinq petits comtés, & vingt à trente jurisdictions de villes. Ces villes

(*a*) C'est l'*épicia* selon Bomare, l'*abies balsamea* de Miller, le *pinus balsamea* de Linné.

ſont des villages peu conſidérables, qui envoyent cependant des membres à l'aſſemblée qui eſt d'environ ſoixante & dix perſonnes. Ses habitans joints aux Négres & aux Indiens, montent à environ 35000 ames. Ses richeſſes commerçantes ne conſiſtent qu'en chevaux, vivres, un peu de blé, des chandelles de blanc de poiſſon : elle en exporte peu par la mer ; elle tire du Connecticut & des colonies voiſines la plupart des objets de ſon commerce qui eſt très-étendu. Voici quels ſont les objets de leur négoce, qui a diverſes branches dans la Grande Bretagne, dans la Hollande, en Afrique, dans les Indes occidentales & les colonies : ils prennent en Angleterre des marchandiſes fines, en Hollande de l'argent, en Afrique des eſclaves, dans les Indes du ſucre, du café, de la melaſſe ; dans les colonies de gros meubles & des vivres : avec ces marchandiſes qu'ils achetent d'un côté, ils ſe pourvoient d'un autre de marchandiſes de retour. Ainſi avec l'argent de la Hollande, ils paient ce qu'ils achetent à Londres ; le ſucre des Indes occidentales, ils le portent en Hollande ; les eſclaves qu'ils prennent en Afrique, ils les tranſportent aux Indes avec de gros meu-

litaire, exerce tous les actes du gouvernement. Le gouverneur n'y a point de voix négative; il n'a que sa voix qu'il donne comme les autres, mais en cas d'égalité de suffrages, il décide. Les deux chambres réunies sont obligées de sieger immédiatement après chaque élection, en été à *Newport*, & en hyver alternativement à *Providence* & à *South-Kingston en Narraganſel.* Elles s'ajournent elles-mêmes, mais quel que soit cet ajournement, le gouverneur peut les convoquer dans tous les cas pressans. Aucun assistant ne reçoit d'appointemens pour les soins qu'il se donne, ou les services qu'il rend.

Il y a plusieurs cours de justice. L'assemblée nomme annuellement autant de juges qu'elle juge nécessaires, pour chaque jurisdiction de ville; ceux-ci ont le pouvoir de donner la sanction aux mariages, & d'exercer l'autorité qu'ont ordinairement ces sortes de magistrats. Deux d'entr'eux quels qu'ils soyent, peuvent entendre les causes fondées sur des dettes peu considérables, & sur des objets minimes de justice criminelle: trois peuvent juger les criminels pour un vol d'effets dont la valeur n'excede pas dix liv.

courantes. Dans les causes civiles, on en appelle aux cours inférieures des plaids communs; dans les criminelles, aux sessions de paix, dont on n'appelle plus dans plusieurs cas. Les sessions se tiennent deux fois par an, dans chaque comté par cinq juges, & quelquefois davantage. Elles décident de tous les objets rélatifs au repos public, & de la punition des criminels, excepté quand ils doivent être punis de mort. Les appels de cette cour à la supérieure, sont permis en toutes les causes qui y ont été commencées. Les cours inférieures des plaids communs siegent deux fois par an dans chaque comté, & sont tenues par trois juges & quelquefois davantage. Ils prennent connaissance de toutes les causes civiles quelconques, qui se jugent par les loix ordinaires, & si l'on se croit lésé par leur sentence, on peut en appeller à la cour supérieure, qui se tient de même deux fois par an dans chaque comté. Trois juges la composent, & ils exercent toute l'autorité d'une cour du banc du roi, des plaids communs & de l'échiquier. Le dernier recours est au roi, mais seulement dans les cas qui ont 300 liv. de valeur. Le peuple a le pouvoir de faire

faire grace, excepté dans le cas de piraterie, de meurtre & de haute trahison, & alors il est même douteux qu'il en puisse suspendre l'exécution.

Il n'y a point de culte dominant; les anglicans, les indépendans, les quakers, les anabaptistes, les moraves, les juifs, toutes les sectes y sont libres d'exercer leur culte à leur maniere. La société pour la propagation de l'évangile, y envoye quatre missionnaires.

On y trouve peu d'hommes instruits; il n'y a point de seminaire public pour enseigner la jeunesse; on ne parait pas même en desirer. L'institution d'une société bibliopole qui vient de s'y établir, pourra peut-être un jour y faire germer d'autres sentimens.

Le caractere des Rhode-islandais n'est point aimable, ils sont agrestes & durs, & peut-être c'est un effet de la forme de leur gouvernement. Tous les hommes en place y sont dépendans du peuple & agissent souvent contre les principes, que l'honneur & la probité doivent inspirer: ils vivent presque toujours d'un commerce malhonnête & illicite. Leurs magistrats sont partiaux & corrompus; c'est une folie que d'attendre quelque justice

de leurs tribunaux ; car le plus puiſſant en crédit, l'eſt toujours le plus en raiſon (*a*). Si le gouverneur voulait interpoſer ſon autorité, s'il cherchait à ne pas accorder des pavillons de trève (*b*),

---

(*a*) " La forme de leur ſerment juridique, „ ou d'affirmation ", dit Duglaſs dans ſon ſommaire, " n'atteſte pas le nom de Dieu qui fait „ tout, voit en ſecret ; mais ſe fonde ſeulement „ ſur le péril ou la punition du parjure. Cela ne „ parait pas ", ajoute le même auteur, " être „ un ferment ſacré & ſolemnel, & on peut „ le rendre ſenſible par l'exemple de deux „ voleurs. L'un ayant volé quelque choſe, le „ dit à ſon ami : eh bien, répond celui-ci, „ quelqu'un vous a-t-il vu ? Non, dit l'autre : „ cela vous appartient donc, tout comme ſi „ vous l'aviez acheté de votre argent. V. 11, „ p. 59".

(*b*) Pluſieurs gouverneurs de l'Amérique ſeptentrionale étaient dans l'uſage d'accorder aux marchands des pavillons de trêve, bien entendu qu'ils les leur vendaient : ces pavillons leur permettaient d'aller aux poſſeſſions des isles Françaiſes de l'Amérique, pour échanger des priſonniers : c'était là le prétexte ; le but était d'y porter des munitions & des vivres : deux ou trois priſonniers ſuffiſaient pour faire paſſer une cargaiſon, & ils avaient ſoin d'en avoir toujours en reſerve. Par cet abus, le gouverneur & les marchands s'enrichirent. On pourrait, il eſt vrai, alléguer de fortes raiſons

ou refusait de conniver aux abus, il serait exclus de son office au bout de l'année, & c'est souvent de son office qu'il vit. Si les juges voulaient agir avec impartialité, & condamner un homme puissant & populaire, ils ne seraient probablement jamais réélus. Le fait est qu'ils sont incapables de bien juger, car ils sont très-ignorans, & lorsqu'ils auraient l'intention d'être justes, ils seraient trompés par leurs avocats. Pour achever de peindre l'état de cette colonie, je rapporterai un seul fait: il est arrivé plus d'une fois, que des personnes ont eu assez de crédit pour procurer une nouvelle émission d'argent en papier, uniquement pour frauder leurs créanciers; car ayant peut-être emprunté une somme considé-

---

en faveur d'un tel commerce; mais le gouvernement en eut de plus fortes pour le défendre: ce commerce n'en continua pas moins, parce que les gouverneurs y trouvaient leur profit comme les autres; ils l'encouragerent même. François Fauquier, lieutenant gouverneur de la Virginie, qui avec quelques autres, refusa de soutenir de telles infractions, refusa un offre d'environ 200 livres sterling, pour obtenir la permission de faire un seul de ces voyages.

rable, quand la différence du change était à 1200 pour 100, ils remboursaient ensuite par le moyen de la loi qu'ils avaient fait porter, la somme en nouveau courant, lorsque la différence était montée à environ 2500 pour cent. Telle est la situation de cette colonie; tels sont ses habitans; aussi est-il peu nécessaire d'observer qu'elle déchoit chaque jour; car il est impossible qu'elle prospere avec tant d'abus. Son trafic aux Indes occidentales est diminué, en partie peut-être, parce que les autres colonies ont augmenté cette branche de leur commerce. L'ennemi lui fit perdre plus de 150 vaisseaux pendant la guerre; ses armateurs qui étaient nombreux, ont eu de mauvais succès. Obligés de lever un régiment pour la défense de la province, ils ont été chargés de taxes, & beaucoup de gens du peuple ont été opprimés par la maniere de les collecter; car l'assemblée ayant déterminé la portion qu'en devait supporter chaque jurisdiction de ville, les habitans ont été taxés par le conseil de chacune d'elle (c), formé des

(c) Chaque jurisdiction de ville est admi-

assistans qui y résident, des justiciers, & de quelques francs-tenanciers : ceux-ci n'ont point consulté l'équité, dans la distribution des taxes, & devait être dans un tel gouvernement.

Après avoir tant dit de choses au désavantage de cette colonie, je serais ingrat & injuste, si je ne déclarais pas qu'il y a beaucoup d'hommes estimables, qui soupirent sur les malheurs de leur pays, & sentent que la forme de leur gouvernement en est la source, qui desirent de le voir se réformer ; qu'ils sont honnêtes, polis, bons & hospitaliers envers les étrangers, capables des actions les plus généreuses, comme je l'ai éprouvé moi-même, pendant une maladie dan-

---

nistrée par un conseil formé par les *assistans* qui y résident, les justiciers de la ville, & six francs-tenanciers choisis annuellement par les bourgeois : la majeure partie y décide, comme si le tout était assemblé. Ils ont plein pouvoir de regler les affaires & intérêts de leurs villes respectives, d'accorder des licences aux maisons publiques & sont chargés de vérifier les testamens ; de veiller sur les tutelles, les administrations, &c. On en appelle de leur décision au gouverneur & au conseil, comme au tribunal suprême. Douglass, Summary. V. 11, p. 83.

gereuſe que j'eſſuyai à Rhode-island. Le papier y a peu de crédit, & la différence du change y eſt de 2500 pour 100.

Le quatrieme de Septembre je quittai Newport, je traverſai la riviere au bac de Briſtol, où elle a un mille de largeur, & j'arrivai le ſoir à Providence, après avoir paſſé deux fois encore la riviere. C'était la principale ville du pays qu'on appella d'abord *Plantation en Narraganſet*; aujourd'hui elle eſt la ſeconde de la province de Rhode-island : elle eſt à trente milles de Newport, & une aſſez grande riviere l'arroſe. Je la quittai le lendemain pour aller à Boſton, & j'y arrivai au coucher du ſoleil, après avoir fait quarante cinq milles. Le pays que je parcourus n'eſt preſque couvert que de prairies cloſes par des murs de pierres, & des rangées d'arbres de *pſeudo acacia*, dont les feuilles ſéches engraiſſent, dit-on, les terres. Je paſſai un pont bâti directement au deſſus d'une belle chûte d'eau que fait la riviere de Pantukel : cette chûte a environ vingt pieds de hauteur ; elle ſe fait au travers des ouvertures nombreuſes d'un roc qui la traverſe, & ſert de digues pour maintenir l'eau. Il y a deux ou trois moulins

bâtis, afin de conduire les divers courans à leurs roues respectives (*d*): ils ont nui à la beauté du spectacle, qui serait bien plus imposant & plus sublime qu'il n'est, s'ils n'en dérobaient pas une partie; car quoique la chûte ne soit ni grande, ni majestueuse, elle est cependant la plus singuliere & la plus pittoresque de celles qui m'ont frappé dans mon voyage.

Dans le chemin de Newport ici, je vis des vols prodigieux de ramiers qui dirigeaient leur course vers le midi; & dans quel moment qu'on regarde autour de soi dans le ciel, on y en voit toujours. Ces oiseaux de passage ont le plumage très-beau, & sont excellens à manger. Ce qu'on dit de leur nombre est incroyable; cependant le fait est si attesté, & il est si facile de s'en assurer, qu'on ne peut guere en douter. Vers le soir, ils se mettent sur des arbres, l'un

(*d*) Serait-ce une expression impropre, ou ces moulins n'ont-ils d'autre but que d'amener l'eau à leur roue? Cette expression m'a paru peu intelligible; mais comme je puis me tromper, j'ai cru devoir la conserver, en avertissant le lecteur.

ſur l'autre & forment une maſſe ſi peſante, que les branches les plus fortes cédent & rompent. Les habitans ſortent alors armés de longues perches, & en tuent un grand nombre en les frappant à la tête; car ils ſont ſi fatigués de leur vol & ſi effrayés par l'obſcurité de la nuit, qu'ils ne bougent point, & ne s'envolent que lorſqu'un bruit extraordinaire les allarme. Je trouvais rarement d'autres mets dans les lieux où je m'arrêtais, & pendant leur paſſage, le bas peuple ne vit que de ramiers.

Boſton eſt la capitale de Maſſachuſſet-bay, dans la nouvelle Angleterre; c'eſt une des plus grandes villes de l'Amérique ſeptentrionale. Elle eſt ſituée ſur une preſqu'isle, ou plutôt ſur une isle jointe au continent par une iſthme étroit & long d'un demi mille, au fond d'un havre ſpacieux & magnifique, défendu vers la mer par un grand nombre de petites isles. La longueur de cette ville eſt de deux milles, ſur une largeur d'environ un demi mille. On y compte 3000 maiſons & 18 à 20,000 habitans. A l'entrée du port eſt un beau fanal, & ſur une isle, à une lieue de la ville, il y a un grand château, autour duquel on peut

placer 150 canons; de bonnes bateries l'environnent; celle qui a été bâtie par Mr. Shirlay eſt très-forte. Il y a auſſi deux batteries dans la ville de ſeize à vingt pieces chacune, mais elles ne paraiſſent pas bien bonnes. Les maiſons ſont bien bâties, les rues bien percées, larges & pavées avec ſoin; il en eſt une ſur-tout qui eſt la plus belle, la plus agréablement variée que j'aie jamais vue. Boſton reſſemble enfin à une des meilleures villes des provinces d'Angleterre. Le pays qui l'environne eſt charmant: ſur une colline voiſine de la ville, il y a un ſignal pour donner l'allarme dans la campagne, en cas de quelque ſurpriſe.

Les principaux édifices publics ſont trois égliſes, & treize ou quatorze maiſons d'aſſemblée, le palais du gouverneur, le change, ou la maiſon où s'aſſemblent les cours de juſtice, *Faneuil Hall*, une maiſon de manufacture de toiles, une de travail, une de correction, un grenier public, & un très-beau quai qui a au moins demi milles de long, élevé par divers particuliers pour faciliter le chargement & le déchargement des vaiſſeaux. La plupart de ces édifices ſont beaux; l'égliſe nommée la *chapelle du roi*, eſt

très-élégante & d'ordre corinthien : il y a auſſi une ſalle très-bien exécutée pour les concerts ; elle eſt d'ordre ionique. J'ai jugé que Boſton était dans une ſituation mal ſaine, au moins en automne ; car pendant mon ſéjour, il y eut peu de nuits où l'on n'enſevelit fréquemment du monde.

La ſituation de la province de Maſſachuſetbay, en y comprenant le diſtrict de Plymouth (*e*), eſt entre le quarante unieme & le quarante troiſieme degré de latitude ſeptentrionale, & environ ſous le ſoixante & douzieme degré de longitude, oueſt, de Londres. Le climat, le ſol, les productions, la culture y ſont à peu-près les mêmes qu'à Rhode-island ; elle eſt diviſée en comtés & en juriſdictions de ville (*f*) ; chacune de ces der-

(*e*) *Sagadahor* & le *Main*, très-grands territoires au nord de New-Hansphire, appartiennent auſſi à la province de Maſſachuſet-bay : ils lui furent annexés par la nouvelle charte de 1691. Le *Main* forme un comté qu'on nomme *comté d'York*, & il envoye trois membres au conſeil. *Sagadahor* qui lui eſt uni, en envoye un.

(*f*) Les juriſdictions de ville ont généralement ſix milles en quarré, & ſont diviſées

nieres qui renferme quarante francs-tenanciers (*g*), a droit d'envoyer un membre à l'assemblée générale (*h*). Le nombre des représentans monte à 130 ou 140, dont quatre sont députés par Boston.

On estime que le nombre des habitans de cette province est de 200000, dont 40000 environ sont capables de porter les armes. Ils font un commerce considérable & de la nature de celui des Rhode-islandois; mais ils ont d'im-

en soixante trois parties égales, dont l'une est l'héritage du premier ministre colon, une est consacrée aux autres ministres, comme terre d'église, une est pour le bénéfice de l'école; les autres soixante portions sont distribuées à soixante personnes ou familles, qui en cinq années commençant à l'octroi, doivent y bâtir une maison pour habiter & défricher sept arpens de terre prête à être labourée.

(*g*) Selon la charte, chaque franc-tenancier doit posséder quarante schelings de franc-aleu, ou cinquante livres de bien à lui en propre: mais on ne l'observe pas strictement.

(*h*) Chaque ville qui renferme quarante francs tenanciers, a le droit d'envoyer un membre à l'assemblée; mais n'est pas absolument obligée de le faire, à moins qu'elle n'ait 80 francs-tenanciers.

portans objets d'exportation, que les Rhode-islandais n'ont pas, ou dont ils ont peu; tels sont les poissons salés & les vaisseaux. Ils construisent annuellement beaucoup de navires, qu'ils envoyent chargés dans la grande Bretagne où ils se vendent bien. Ils exportent de *Boston*, de *Salem*, de *Marblehead*, & des autres différens ports de cette province, pour plus de.... (*i*) tonneaux chaque année. Ils ont des manufactures florissantes; la distillation des liqueurs, l'huile, le fer occupent les principales; ils fabriquent des chapeaux de castor, qu'ils vendent à un moi d'or la piece, & dernierement ils voulurent élever une manufacture de toiles qui devaient occuper les colons Irlandais; mais la guerre rendit bientôt la main d'œuvre si chere, qu'ils furent obligés d'abandonner leur projet. Ils essayent, comme dans les autres colonies, de faire des étoffes de laine; mais ils n'ont pu les perfectionner encore; & je crois qu'ils y réussiront difficilement, parce que la laine d'Amérique est non-seulement grof-

(*i*) Le nombre est en blanc dans l'original.

fiere; elle eſt encore très-courte, comparée à celle d'Angleterre. D'après les informations les plus exactès que j'ai pu prendre, je n'ai trouvé perſonne qui eut vu de la laine d'Amérique plus longue de ſept pouces; tandis que dans les comtés de Lincoln & de Leiceſter, elle a communément vingt-deux pouces de long. Dans les colonies du ſud où j'ai voyagé, il y a peu de pâturages, & cette raiſon ou celle de la chaleur exceſſive y rend peut-être la laine fort courte. Les colonies ſeptentrionales ſont plus riches en pâturages, mais ils ſont couverts de neige pendant quelques mois; les moutons y demandent beaucoup de ſoins & d'attention pour les préſerver des accidens, & des bêtes ſauvages, & ces ſoins, joints à la modicité du produit, empêcheront qu'ils ne ſe multiplient beaucoup. Les Américains paraiſſent ſentir ces raiſons, mais malgré des défenſes expreſſes, ils font tout ce qu'ils peuvent pour ſe procurer un nombre conſidérable de beliers d'Angleterre, afin d'améliorer & de multiplier l'eſpece de leurs moutons. Je ne ſais ce que ſont les pays au-de-là de l'Alleghenny, & des bords de l'Ohio; on les dit très-riches, cependant je crois que

le climat n'y eſt pas moins dur, & en combinant les diverſes rélations, j'ai lieu de penſer que la cultivation y a peu modéré l'excès de chaleur & de froid qui s'y faiſait ſentir. L'air devient plus ſec & plus ſain à meſure qu'on abbat les bois, qu'on défriche & met en valeur le terrein; mais le froid n'y eſt pas moins perçant, ni la neige moins fréquente. Je penſe donc que quoique l'Amérique puiſſe avec des ſoins & une attention particulieres, produire une laine paſſable, elle ne ſera jamais en état d'en produire aſſez, & d'une qualité qui ſuffiſe à la conſommation néceſſaire de ſes habitans.

Un gouverneur, un lieutenant-gouverneur nommé par le roi, un conſeil de vingt-huit perſonnes choiſies chaque année par l'aſſemblée générale (*k*), approuvées du gouverneur, & une cham-

(*k*) Elles ſont choiſies par les nouveaux repréſentans & par les conſeillers de la derniere année, de maniere que chacun de ceux-ci a une voix pour ſa propre réélection. Le gouverneur a la négative pour l'élection de chaque conſeiller, ſans être obligé d'en dire les raiſons.

bre de repréſentans (*l*), élus annuellement par les francs-tenanciers, y compoſent le gouvernement.

Le gouverneur y diſpoſe de tous les emplois militaires, & avec l'avis du conſeil, il nomme & place les officiers civils, excepté ceux qui adminiſtrent les revenus publics; il convoque & proroge l'aſſemblée, & jouit d'une autorité fort étendue; ſes appointemens, avec les tours de bâton, peuvent monter à 1300 liv. ſterl. par an; joint au conſeil, il doit vérifier les teſtamens, & peut accorder des divorces & des adminiſtrations.

Il y a pluſieurs cours de juſtice. Un juge de paix peut connaître de tous les procès, dont la valeur eſt au deſſous de vingt ſchelings ſterlings, mais on appelle de ſa ſentence à la cour inférieure des plaids communs du comté, & de-là à la cour ſupérieure, lorſqu'elle y vient

(*l*) Il faut que chaque repréſentant réſide dans la juriſdiction pour laquelle il eſt élu, & qu'il le ſoit à la pluralité des voix, rélativement au nombre des votans, non rélativement aux ſuffrages qu'ont eu les autres prétendans. Il a des appointemens, mais il paye l'amende, s'il néglige ſon devoir.

tenir ses sessions : celle-ci entend & termine les affaires criminelles, & elle est composée d'un chef de justice & de quelques assesseurs. Si sa décision parait injuste à une des parties, on peut obtenir une révision de la cause devant les jurés élus, si je ne me trompe, les uns par les parties, les autres par l'ordre établi entre les habitans : on peut même obtenir une seconde revision devant l'assemblée. Le dernier ressort est sa majesté ou son conseil ; mais seulement dans les procès dont la valeur est de 300 liv. sterlings, & il faut faire l'appel quinze jours après le jugement.

La religion dominante est ici comme dans toutes les autres parties de la Nouvelle Angleterre, celle des *congrégationalistes*, croyance qui ne differe qu'en quelques articles peu essentiels de celle des presbytériens. Il y a cependant encore des habitans de diverses croyances, particulierement l'anglicane qui semble s'y étendre de jour en jour. On a bâti dernierement une église à Cambridge, en face du college ; ce qui a fort allarmé les congrégationalistes qui l'envisageaient comme un coup fatal porté à leur religion. L'édifice est élégant, & Mr. *Ap-thorps*

thorps qui en eſt le paſteur, eſt un jeune homme aimable, fort poli, rempli de talens, d'un grand ſavoir & d'une conduite irréprochable (*m*).

Les arts & les ſciences y ont fait plus de progrès qu'en aucun autre endroit de l'Amérique. Le college de *Harward* a été fondé, il y a plus de cent ans, & quoique ſon plan ne ſoit pas auſſi bon qu'il pourrait l'ètre, ſes effets ont été remarquables. On ne peut nier que les arts ne ſoient plus avancés dans Maſſachuſet-bay, qu'en Penſylvanie ou à New-york. Les bâtimens publics y ont plus d'élégance; on y trouve plus généralement du goût pour la muſique, pour la peinture, pour les belles-lettres.

Le caractere des habitans s'eſt adouci; ils ſont devenus plus aimables: mais le puritaniſme & l'eſprit d'intolérance n'y

(*m*) J'ai appris que cet eccléſiaſtique eut tant à ſouffrir des oppoſitions & des perſécutions des congrégationaliſtes, qu'il fut obligé de réſigner ſon bénéfice & de quitter la colonie; il s'eſt retiré en Angleterre, & je crois, dans la province de Surrey, où il occupe une cure qui lui fut donnée par le défunt archevêque *Secker*.

ſont pas encore éteints. Les gens de diſtinction des deux ſexes y ſont hoſpitaliers & de bon naturel, mais leur civilité y eſt gênée par trop d'exactitude & de formalités. Les femmes même qui ſemblent tenir de la nature, des manieres aiſées & gracieuſes, ont ici une roideur, une réſerve que n'ont pas celles des autres colonies. Leur taille eſt réguliere, elles ſont belles, ont le teint beau & délicat; mais on dit généralement, & cela même eſt paſſé en proverbe, qu'elles ont les dents mauvaiſes.

Ce caractere ſe fait remarquer davantage dans le bas peuple, & ce qui lui eſt particulier encore, c'eſt qu'il eſt d'une curioſité impertinente & très-queſtionneur. On m'a parlé d'un Philadelphien, qui voyageant dans les provinces de la Nouvelle Angleterre, eſſuya beaucoup de ces queſtions impertinentes, & qui, pour s'en délivrer, employa un expédient qui ne l'était guere moins. Il avait obſervé que lorſqu'il entrait dans un *ordinaire* (*n*), chaque individu de la famille avait une ou deux queſtions à

(*n*) On appelle ainſi les auberges en Amérique.

lui propofer, rélatives à lui, à fon hiftoire, & que jufqu'au moment où ils étaient fatisfaits, où ils avaient conféré enfemble & comparé leurs informations, il n'était pas poffible d'obtenir aucun rafraichiffement. Il prit donç le parti d'appeller en arrivant, le maître, la maîtreffe, les fils, les filles, les valets & les fervantes, & les ayant raffemblés, il leur parlait ainfi. « Dignes gens, je „ fuis B. F. de Philadelphie; mon mé- „ tier eft.... & je fuis garçon. J'ai quel- „ ques relations à Bofton, & j'y vais faire „ vifite: j'y demeurerai peu, & m'en „ retournerai pour veiller à mes affaires, „ comme le doit un homme prudent. „ Voilà tout ce que je connais de moi- „ même & tout ce que je puis vous en dire. „ Ayez donc à préfent pitié de moi & „ de mon cheval, & donnez quelque „ rafraichiffement à tous deux ".

Des fituations & des manieres fingulieres produifent des coutumes qui le font auffi, & fouvent ce qui paraît être un effet d'un caractere groffier, fe trouvera après une recherche plus profonde, provenir de la fimplicité & de l'innocence des mœurs. Une maniere extraordinaire de faire fa cour, pratiquée par

le bas peuple dans cette province, a donné lieu à cette réflexion : il l'appelle *amusement.* (*o*). Un jeune homme amoureux, & qui desire épouser celle qu'il aime, va trouver ses parens, sans le consentement desquels aucun mariage ne peut s'y faire ; & s'ils n'ont point d'objections à opposer, ils lui permettent de l'*amuser*, ou de lui faire sa cour pendant une nuit : les peres vont se coucher à l'heure accoutumée, & laissent les jeunes gens qui veillent autant qu'ils le veulent, puis vont se coucher ensemble, mais sans se déshabiller entierement, afin d'éviter le scandale. Si les jeunes gens se conviennent, tout est bien, les bans sont publiés, & ils sont mariés sans délai ; si non, ils se séparent & ne se revoient peut-être jamais, à moins que la fille ne soit enceinte, ce qui arrive rarement : alors le jeune homme est obligé de l'épouser, sous peine d'excommunication (*p*).

(*o*) Le mot anglais *tarry* a diverses significations, mais celle-ci me parait seule supportable au figuré. Johnson fait venir ce mot du mot gaulois, *targir*.

(*p*) Un particulier qui voyageait, il y

La province de Maſſachuſet-bay paraît décheoir depuis quelques années. Ses habitans ont perdu diverſes branches de commerce, qu'ils ne recouvreront probablement jamais. Ils fourniſſaient au Connecticut & à diverſes autres colonies des marchandiſes fines, & recevaient de l'argent en retour; mais depuis l'uſage du papier, ils ſont privés d'une partie de ce commerce. Leur commerce mari-

---

a quelque tems, ſur les frontieres de Virginie, où il y a peu d'établiſſemens, fut obligé de ſe réfugier un ſoir dans une miſerable plantation qui renfermait le maître, ſa femme, ſa fille qui avait ſeize ans, & un ou deux négres. Il était fatigué & pria qu'on lui montrât où il devait coucher: on lui indiqua un lit dans le coin de la chambre où ils étaient. Le voyageur fut embarraſſé, mais accablé de laſſitude, il ſe déshabilla à demi; & ſe mit au lit. Quelque tems après, la dame vint ſe mettre à côté de lui, puis ſon mari, enfin la jeune demoiſelle. Dans un pays ſéparé de toute ſociété civiliſée, ceci ne peut provenir que de ſimplicité & d'innocence; & en effet, c'eſt une obſervation générale & vraie, que les formalités, les égards deviennent néceſſaires à meſure que les mœurs ſe corrompent: c'eſt dans les grandes ſociétés cultivées qu'il faut craindre le vice & les piéges de la duplicité, parce qu'ils y dominent toujours.

time eſt beaucoup tombé, parce qu'ils ont mis moins de ſoin & d'induſtrie dans la conſtruction de leurs vaiſſeaux, & leurs pêches ont eu moins de ſuccès. Ils ſoudoient encore 6 à 7000 hommes de troupes provinciales pendant cette guerre, & ſont chargés de fortes taxes; on les a impoſés & ſur les biens réels & ſur les perſonnels. On m'a dit, & il eſt vraiſemblable que pluſieurs marchands de Boſton ont payé chaque année près de 400 livres par an. La diſtribution de ces taxes ſe fait par des officiers particuliers, qui joints à des hommes choiſis, aux commiſſaires des quartiers, aux inſpecteurs & à d'autres perſonnes, ſont élus annuellement par des bourgeois, pour diriger & régir chaque juriſdiction particuliere de ville.

Il y a moins de papier argent dans cette colonie, que dans aucune autre de l'Amérique: le courant y, eſt généralement de l'or & de l'argent, & *Boſton* y eſt, je crois, le ſeul endroit où l'on batte monnaie.

On m'a parlé d'une loi contraire aux ſaines maximes de la politique, en uſage dans cette province, qui défend à tout commandant de vaiſſeaux d'y ame-

ner des étrangers, sans donner caution qu'ils ne lui seront pas à charge.

Cependant, en général, Massachuset-bay est une province riche, peuplée, bien cultivée. Avant de la quitter, je raconterai une histoire extraordinaire, que je tiens de personnes dignes de foi, parce qu'elle met les mœurs & le caractere des habitans dans le plus grand jour.

Il y a quelques années que le commandant d'un vaisseau de guerre de sa Majesté en station à Boston, avait ordre d'aller de tems à autre en croisiere, pour protéger notre commerce & nuire à l'ennemi. Il revint d'une de ses courses un dimanche, & comme il avait laissé sa femme à Boston, celle-ci se rendit au bord de l'eau; dès qu'elle eût appris l'arrivée du vaisseau, pour recevoir son époux. Le capitaine en abordant, l'embrassa avec tendresse; grand scandale pour les spectateurs qui trouverent cette action fort indécente, & une profanation évidente du jour du sabbat. Dès le lendemain, il fut cité à paraître devant les magistrats qui, avec des censures severes & des exhortations dévotes, le condamnerent à être fouetté en public.

Le capitaine réprima autant qu'il le put ſon indignation & ſon reſſentiment, & comme cette punition très-fréquente n'entraînait aucune infamie, ne laiſſait aucune tache de déshonneur, il s'y ſoumit, continua de voir la meilleure compagnie, en était bien reçu & vécut en apparence comme bon ami avec tous. Enfin le tems de ſa ſtation expira, il fut rappellé. Il alla donc prendre congé de ſes *dignes amis*, avec une feinte triſteſſe, & pour paſſer encore un jour heureux enſemble, il invita les magiſtrats & les principaux citoyens, de venir diner avec lui à bord de ſon vaiſſeau le jour de ſon départ. Ils accepterent ſon invitation, & le feſtin fut gai & animé. Mais le fatal moment où il fallait ſe ſéparer arriva; l'ancre était levée, les voiles déploiées, il n'y avait plus que le ſignal à donner pour ſe mettre en route. Le capitaine prit affectueuſement congé de tous, les accompagna ſur le tillac, où le contre-maître & tout l'équipage étaient prêts à les recevoir. Là, il les remercia de nouveau de toutes les bontés qu'ils avaient eu pour lui, aſſura qu'il en conſerverait un ſouvenir éternel, & qu'il aurait ſouhaité pouvoir y

répondre d'une maniere plus digne d'eux. Un ſeul point de civilité reſtait à regler entr'eux ; il était en ſon pouvoir de le bien remplir, & ſon intention était de le faire de tout ſon pouvoir. Il leur rappella ce qui s'était paſſé, ordonna à l'équipage de les garotter, les fit amener l'un après l'autre au paſſage, où le contre-maître les dépouilla de leur chemiſe, & avec un fouet à neuf bouts, il leur en fit appliquer trente-neuf coups à chacun. Alors ils furent pouſſés dans leurs chaloupes parmi les cris & les acclamations de l'équipage, & le capitaine fit voile dans le même inſtant pour l'Angleterre (*q*).

NEW-HAMPSHIRE.

Le douze Octobre, je m'embarquai

(*q*) Cette hiſtoire a paru dernierement ſur un de nos pamphlets, racontée avec ſel, mais avec quelque différence dans l'occaſion, & la maniere de la punition du capitaine. L'auteur ne peut dire quelle narration eſt la plus exacte, il s'en tient à ce qu'on lui raconta à Boſton ; toutes deux ſont également au but qu'il ſe propoſait, en racontant la ſienne.

pour la riviere de Piſcataqua en New-Hampshire, à bord du Winchester, vaiſſeau du roi de cinquante canons, commandé par le capitaine Hale, & nous y vinmes ancrer le jour ſuivant, après une navigation agréable.

La capitale de cette province eſt *Portſmouth*, ſituée au bord de la riviere, ville peu conſidérable & preſque toute bâtie en bois. On ne peut dire de New-Hampshire que bien peu de choſes qui different de ce que nous avons dit de Maſſachuſet bay. Le climat, les productions, le gouvernement, la religion, les mœurs y ſont ſemblables. On y compte environ 40000 habitans, 5000 hommes de milice, & 6 à 700 hommes de troupes provinciales. Il n'y a que deux miſſionnaires de l'égliſe anglicane, dont l'un dernierement a prié qu'on le plaçât à Rhode-island. Les principaux objets d'exportation ſont le poiſſon, les beſtiaux, les vaiſſeaux dont on conſtruit environ 200 par année, des mâts pour la marine anglaiſe; ceux-ci ſont de pin blanc (*r*), & je crois qu'ils ſont les plus beaux

(*r*) *Pinus ſtrobus.*

qu'il y ait au monde : on en trouve de quarante verges de long, & d'autant de pouces de diamètre ; on ne les coupe que lorſque la terre eſt couverte de neige, car il ſerait impoſſible de les amener à la mer dans un autre tems. Lorſque ces arbres ſont abattus, ils attellent 70 à 80 paires de bœufs pour les trainer ſur la neige. Il eſt très-difficile de les mettre d'abord en mouvement, & c'eſt ce qu'ils appellent les *lever ;* mais quand enfin ils en ſont venus à bout, ils ne s'arrètent quoiqu'il arrive, que lorſqu'ils ont atteint le rivage. Il y a fréquemment des bœufs qui ſuccombent ; alors on les dételle tout de ſuite, & quelquefois ils ſont obligés d'en expédier cinq ou ſix paires. Les forêts où croiſſent ces mâts ſont réſervées à la couronne, qui y a un intendant qu'elle nomme ; ordinairement, c'eſt le gouverneur de la province. Ce n'eſt pas le ſeul moyen qu'employe le gouvernement pour conſerver ces arbres utiles pour la marine royale ; & je crois qu'il y a un acte du parlement qui défend ſous peine d'amende, d'abbattre ou détruire aucun pin blanc, d'une dimenſion déterminée, qui ne croît pas dans les limites des terri-

toires des jurisdictions des villes, sans la permission de sa Majesté, dans aucune des provinces de la nouvelle Angleterre, de New-york, ou Jerseys; défense absolument nécessaire, soit qu'on la considere, comme assurant des provisions pour l'entretien de la marine, soit comme une limite à la *chasse du feu*, pratique destructive, imitée des Indiens. C'était la coutume d'aller en grand nombre dans les bois en hyver, & de mettre le feu aux broussailles & arbustes, dans une circonférence de plusieurs milles. Ce cercle se resserrant par gradation, les bêtes fauves, les animaux sauvages qui s'y trouvaient, fuyaient les flammes jusqu'à-ce qu'ils se trouvassent rassemblés pèle-mèle dans un petit espace. Alors aveuglés & suffoqués par la fumée, grillés par le feu, épouvantés & tremblans, ils s'ouvraient un chemin au travers des flammes, & ne paraissaient au grand jour que pour être percés par les chasseurs qui les attendaient au dehors. Les arbres renfermés dans ce cercle, n'étaient pas consumés, mais desséchés, ils ne végetaient plus & périssaient; & comme le feu ne se rassemblait pas seulement au centre, mais s'étendait au dehors & sub-

ſiſtait ſouvent pluſieurs ſemaines, juſqu'à-ce que la pluie ou quelque autre circonſtance accidentelle l'eût éteint, la dévaſtation que ces incendies cauſaient dans les bois eſt incroyable. Je fus témoin un jour d'un pareil incendie arrivé par accident; il préſentait le ſpectacle le plus effrayant & le plus terrible : il s'étendit fort loin & brûla pluſieurs ſemaines, avant que les habitans puſſent l'arrêter; ils y réuſſirent enfin, en coupant par bandes fort longues & larges, les bois taillis qui étaient ſous le feu : la communication fut coupée, & il périt avec ſes alimens. En Virginie, & auſſi, ce me ſemble, dans les autres colonies, il y a un acte exprès de l'aſſemblée, paſſé la douzieme année du regne de ſa Majeſté, pour défendre l'uſage de cette chaſſe.

On m'a dit à Porſmouth, que la province de New-Hampshire s'eſt enrichie pendant la guerre, par la perte de ſes propres vaiſſeaux, qui étaient communément aſſurés au deſſus de leur valeur.

Le papier eſt ici en grand diſcrédit, il n'eſt pas meilleur que celui de Rhode-island.

REFLEXIONS GÉNÉRALES.

Après un ſi long voyage dans ce vaſte continent, je demande que le lecteur ait l'indulgence de me permettre de m'arrêter un inſtant, pour jetter en arriere un coup d'œil général, avant que de finir. Une idée auſſi étrange que chimérique a ſaiſi généralement l'eſprit humain. L'empire, dit-on, voyage vers le couchant, & on attend avec une ſorte d'empreſſement & d'impatience le moment fixé par le deſtin, où l'Amérique donnera des loix au reſte du monde; mais s'il eſt une idée illuſoire & trompeuſe, c'eſt celle-ci.

L'Amérique eſt formée pour le bonheur & non pour l'empire. Dans une courſe de 1200 milles, je n'ai pas vu un ſeul objet qui ſollicitât la charité; mais j'y ai vu des cauſes de faibleſſe inſurmontables qui empêcheront néceſſairement qu'elle ne devienne un état puiſſant. Nos colonies peuvent être diviſées en ſeptentrionales & en méridionales : le Suſquehannac peut en être la limite commune; il ſépare le Maryland de la Penſylvanie.

Les colonies méridionales ont tant de

causes inhérentes de faiblesse, qu'on ne peut supposer qu'elles parviendront jamais à une force réelle; le climat en rend les habitans indolens, inactifs, peu entreprenans; on le voit dans chaque trait de leur caractere. J'ai vu dans la Virginie, & ce n'est pas une chose extraordinaire, un homme dans la vigueur de l'âge, étendu sur une couchette, se faisant éventer & chasser les mouches par un esclave, pendant qu'il reposait.

Les colonies méridionales, en exceptant Maryland qui est la moins étendue & la moins considérable, ne seront jamais fort peuplées; car elles ne sont pas renfermées dans des limites déterminées, mais s'étendent vers le couchant dans un espace que rien ne borne. Les hommes, plutôt que de s'appliquer à des travaux qui demandent beaucoup d'action, de la constance & de la force, se retireront par gradation vers le couchant, & s'établiront sur un sol neuf qu'on dit être plus fertile, & où ils pourront s'y livrer à cette indolence, à cette inapplication qui leur y devient naturelles; défauts qui suivent, ou amenent l'esclavage. Deux esclaves négres, au milieu de ces nouveaux déserts abondans,

flatteront leur indépendance, leur inertie, & les terres fur les côtes feront toujours faiblement peuplées.

La cultivation des terres par les Négres, eft encore une caufe de faibleffe qu'on ne vaincra pas. Le nombre des Négres dans les colonies méridionales eft égal, ou furpaffe celui des blancs; & ils propagent & multiplient davantage: leur fituation eft déplorable, leur travail très-dur, leur nourriture mauvaife & peu abondante, le traitement qu'ils éprouvent eft cruel, & ils ne peuvent être que des objets de terreur pour leurs tyrans inhumains.

Les Indiens qui bordent les frontieres doivent être encore une raifon d'inquiétude & de terreur. Les Indiens méridionaux font nombreux, & fe gouvernent avec une politique plus fage qu'autrefois; l'expérience les a inftruits, & ils ne font plus la guerre aux colonies, fans y répandre la terreur & la défolation: ils favent fe réunir & agir de concert. Tel eft l'état actuel des colonies méridionales.

Celles du nord font d'une conftitution plus forte, mais elles ont d'autres obftacles à vaincre, qui ne font pas moins infurmontables. Leurs limites font déterminées,

minées, elles se peupleront sans doute; car quoique les colons se retirent volontiers vers les frontieres de l'établissement, ils se déterminent difficilement à s'établir au de-là où ils trouvent des loix & un gouvernement différens, & où il faudrait faire partie d'un autre peuple. Mais si on considere ma proposition sous un point de vue général & abstrait, ces colonies seront d'autant moins puissantes qu'elles auront moins de territoire; elles ont encore de plus grands désavantages & de plus réels à surmonter. Composées de différentes nations que divisent les mœurs, la religion, le langage, une jalousie mutuelle les anime, & elle est fomentée par l'intérêt, par le desir de la domination. Le zele de la religion y couve, comme le feu sous la cendre, dans le cœur des différens sectaires qui les habitent, & il éclaterait par la flamme d'une persécution générale, s'il n'était réprimé par les loix & une autorité supérieure. Les paisibles Quakers même s'efforcent de gagner la prééminence, & prouvent d'une maniere frappante, que les passions sont plus fortes qu'aucun principe de religion.

Les colonies envifagées féparément, font donc faibles au dedans ; mais on pourrait fuppofer qu'elles pourraient devenir fortes par leur union. Cependant cette union parait prefque impoffible ; elle l'eft moralement, car quand lAngleterre n'interviendrait pas pour s'y oppofer à la domination de l'une, pour réunir les autres fous elle, les colonies entendent trop la politique de balancer leur pouvoir réciproque, pour demeurer paifibles fpectatrices des efforts que ferait l'une d'elles, pour en fubjuguer un autre. Et même, en fuppofant qu'elles pourraient fe réunir fous une même tète, il eft douteux qu'on puiffe gouverner un empire auffi étendu, parce que les communications, les correfpondances, le commerce, d'autres circonftances encore y feront toujours difficiles, & en fépareraient trop les diverfes parties. Une affociation ou confédération, au moins permanente, eft auffi difficile à fuppofer : car le feu & l'eau ne font pas plus héterogenes que les différentes colonies feptentrionales. Rien ne peut furpaffer l'émulation & la jaloufie qui les animent réciproquement. Les habitans de Penfylvanie & de New-

york, ont une ſource inépuiſable d'animoſité dans le commerce des Jerſeys. Le commerce de Connecticut la nourrit entre les habitans de Maſſachuſet-bay & ceux de Rhode-island.

Les Indes occidentales ſont un ſujet d'émulation pour toutes ; leurs limites mutuelles ſont entr'elles une ſource conſtante de diviſion & de procès. En un mot, la différence du caractere, des mœurs, de la religion, des intérêts des colonies eſt telle, que (ſi j'ai quelque connaiſſance de l'homme,) je crois certain qu'il y aurait une guerre civile d'un bout du continent à l'autre, ſi on les abandonnait à elles-mêmes, & dans ces circonſtances, les Indiens & les Négres pourraient bien trouver le moment qu'ils cherchent de les exterminer toutes à la fois.

Si cependant une union, ou une alliance permanente pouvait avoir lieu, ce que je ne croirai jamais, elle ne pourrait former un empire puiſſant & libre ; car telle eſt l'étendue des côtes occupées par les colonies Américaines, qu'elles ne peuvent être défendues que par une grande puiſſance maritime. Il faut premierement que l'Amérique ſoit maîtreſſe

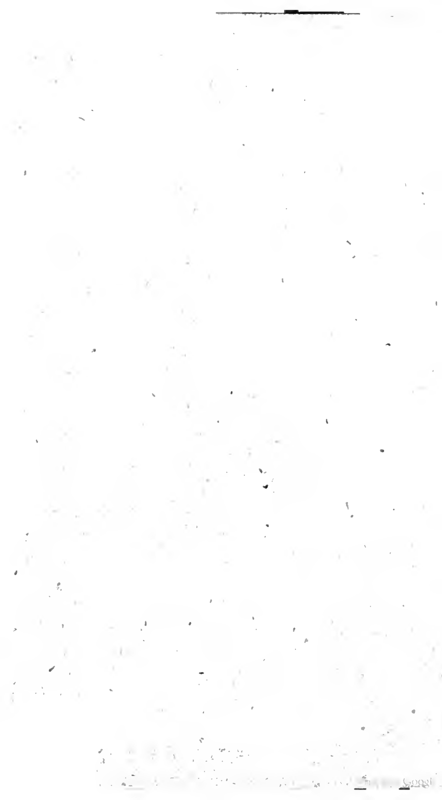
de la mer, avant qu'elle puiſſe être indépendante & maîtreſſe d'elle-même. Suppoſez les colonies auſſi peuplées qu'elles peuvent l'être, ſuppoſez-les en état d'entretenir conſtamment 100,000 hommes ſous les armes, ſuppoſition qui me parait fort extravagante ; une demi douzaine de frégates ravageraient & dévaſteraient facilement toutes ces contrées d'un bout à l'autre, ſans que leurs habitans puſſent l'empêcher. Le pays eſt tellement entre-coupé de grandes & rapides rivieres, qu'il eſt impoſſible d'y établir des ponts, & que la communication y eſt toujours interceptée par la nature ſeule. Dans de pareilles circonſtances, une armée ne peut agir avec ſuccès; ſes opérations pénibles n'atteindraient jamais à leur but.

Il y a plus encore : une grande partie de l'opulence & du pouvoir de l'Amérique, dépend de ſes pêches & de ſon commerce aux Indes occidentales. Sans ces reſſources, elle ne pourrait ſubſiſter, mais ces reſſources ſont dépendantes de l'Etat qui aurait la ſouveraineté de la mer. Je conclus donc que l'Angleterre maintiendra ſa ſupériorité en Amérique, auſſi long-tems qu'elle regnera ſur

les mers; mais au moment qu'elle fera privée de l'une, elle perdra l'autre; car si cet empire devait tomber entre les mains de la France, de la Hollande, ou de telle autre puissance, j'ose prédire que l'Amérique deviendrait bientôt soumise à son pouvoir. J'excepte de ceci, les établissemens formés dans l'intérieur de l'Amérique. Je pense donc que la meilleure politique serait d'augmenter les colonies actuelles, mais de n'en point établir de nouvelles: car s'attendre que les colonies actuelles seront bridées par des colonies intérieures, dévouées à la mere-patrie, c'est s'attendre à ce que l'expérience ne justifie point, & à ce que la nature des choses ne permet pas d'espérer. Jamais les hommes ne seront subordonnés à un pouvoir qui ne peut les atteindre.

Le 20 Octobre, je m'embarquai à bord du Winchester, & j'arrivai au Sund de Plymouth le 21 Novembre, après un voyage orageux & pénible.

F I N.





ERRATA

ET ADDITIONS.

page. lig.

26, 28. Atantique, *lisez* Atlantique.

29, 16. directoin — direction.

30, 15. *Après le mot* Hiccory, *on peut mettre en note:* fruit du noyer blanc, *juglans alba.*

30, note (*a*) *Ajoutez* que Mr. Burnaby croit que le grain de pigeon, *pigeon berry*, est peut-être le *Cerasus latiore folio, fructu racemoso, purpureo majore* de Catesby.

NB. L'imprimeur a négligé de distinguer les notes de l'auteur de celles du traducteur, en designant celles-là par des lettres, celles-ci par des chiffres comme elles devaient l'être.

31, 2. *après* boutons rouges, *ajoutez* ou Peupliers de Virginie, que Linnæus nomme *Cercis Canadensis.*

33, 20. Potosomac, *lis.* Potowmac: *cette faute est repetée dans tout l'ouvrage, on prie de la corriger.*

35, 5. dans une étendue, *lis.* dans une étendue de 2 milles.

— 15. Spathswood, *lis.* Spatswood's: *la même erreur est repetée page 65.*

54, 15. Loudonn, *lis.* Loudoun,

58, 12. Yoghioghennes *lis.* Yoghioghenny.

page lig.

62, 7. Sorus, *lis.* Sorufes.

89, 11. *après ces mots :* pafteurs, *on peut ajouter* qu'on a dit à l'Auteur que les cottifations fe font par les cours des comtés.

91, 21. Pataprier, *lif* Patapfico.

92, 9. grand Choptank, le Naulicote, *lif.* le grand & le petit Choptank, le Nanticote.

97, 20. Laedenhau, *lif.* Leadenhall.

128, 21. qui navigable, *lif.* qui eft navigable.

131, 3. Renslackwick, *lif.* Renslaerwyck.

133, 13. cavalier falue, *lif.* cavalier y falue.








BIBL
X